Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 3 (1955)
Heft: 1

Artikel: Quelques considérations sur le séjour de Rousseau en Angleterre
Autor: Beer, Gavin de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727588

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LE SÉJOUR DE ROUSSEAU EN ANGLETERRE

par Sir Gavin de Beer,

Directeur du British Museum (Natural History), membre de la Royal Society et membre correspondant de l'Institut de France

A une trentaine de kilomètres de Londres, près de la petite ville de Dorking dans le comté de Surrey se trouve une région accidentée, entrecoupée de collines boisées et de vallons qui lui ont valu le nom de « petite Suisse ». C'est là que Rousseau songea un moment à s'établir. Il y fit un voyage d'inspection dans les premiers jours du mois de mars 1766, mais se décida pour la maison de Richard Davenport dans le Staffordshire.

En parcourant cette partie du comté de Surrey il m'a paru surprenant que personne ne se soit occupé à étudier en détail le voyage que fit Rousseau, à identifier les personnages auxquels il rendit visite, ainsi que la maison où il séjourna, et à repérer celles qu'il visita pour voir si elles lui conviendraient. Au début de l'enquête que je me proposais, je dus me rendre compte que quelques-unes des identifications faites par M. L.-J. Courtois [1] dans sa belle étude sur Rousseau en Angleterre étaient erronées et que les pistes qu'il avait suivies n'étaient pas toujours justes. Je constatai en même temps que les dates attribuées à plusieurs des lettres publiées dans la *Correspondance générale* de Rousseau par Théophile Dufour et Pierre-Paul Plan [2], ainsi qu'à quelques-unes de celles publiées par J. Y. T. Greig dans la *Correspondance* de David Hume [3], étaient inexactes.

[1] Louis-John Courtois, « Le séjour de Jean-Jacques Rousseau en Angleterre (1766-1767) ». *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. 6, Genève, 1910.

[2] Jean-Jacques Rousseau, *Correspondance générale*, publiée par Théophile Dufour, t. 15, Paris, 1931.

[3] *The Letters of David Hume*, edited by J. Y. T. Greig, Oxford, 1932.

Quelques précisions de dates : lettres de Rouet.

La correspondance échangée par William Rouet et William Mure [4] a été utilisée par quelques auteurs mais seulement pour en tirer de courts extraits. Elle mérite d'être citée et commentée en entier. William Mure, de Caldwell en Ecosse, né en 1718, avait été membre du parlement de 1742 à 1761, date à laquelle il devint juge. Personnage de la plus haute valeur, il fut l'ami intime de son compatriote David Hume. William Rouet, également écossais et ami de Hume, professeur à l'université de Glasgow, avait servi comme précepteur et voyagé en France, en Suisse et en Allemagne. Il avait séjourné à Genève [5] en 1741 et 1742.

Au commencement de l'année 1766 Rouet se trouvait à Londres et habitait chez Mrs. Elliot à Lisle Street, dans la demeure habituelle de Hume. De là Rouet écrivit les lettres suivantes à William Mure.

William Rouet à William Mure

« 10 janvier 1766

... On attend tous les jours l'arrivée de Hume et de Rousseau qui doit aller demeurer quelque part à la campagne, car il est obligé de porter l'habit arménien, long manteau sans culotte, à cause d'un diabète ou autre maladie semblable. Tronchin est logé chez moi et David Hume occupera le seul appartement qui reste de sorte que nous serons très bien dans la maison... »

« 16 janvier 1766

... David Hume est occupé à caser Rousseau. En attendant il est en quelque sorte prisonnier... »

« 25 janvier 1766

... David Hume et J.-J. Rousseau logent dans Buckingham Street, à côté de chez J. Stuart, où beaucoup de monde va par politesse lui faire visite, et notre ami David sert de cornac au lion. Il en a par dessus la tête avec son pupille comme il l'appelle, qui est rempli de bizarreries et même d'absurdités. Un de mes amis lui a offert asile dans le Pays de Galles où il prendra sa nourriture dans une simple maison de fermier, car il ne resterait même pas au palais de St-James à moins que le roi n'acceptât le prix de sa pension. Le prince héréditaire est allé le voir hier mais en cachant son identité. Rousseau voit en Tronchin un espion chargé par Genève de le surveiller, et

[4] *Selections from the Caldwell Papers*, published by the Maitland Club, vol. 2, part II, Glasgow, 1854.

[5] Rouet voyageait en compagnie de John Maxwell of Pollock.

le fait qu'il loge dans la maison où Hume logeait toujours et où Hume doit venir aussitôt que Rousseau sera installé à la campagne, le confirme dans cette sotte vanité... »

« 31 janvier 1766

... Rousseau est allé dans une ferme à Chiswick et David Hume vient loger chez nous demain... »

« 6 février 1766

... Rousseau est en pension dans une petite maison à Chiswick ; son hôtesse est épicière. Il se tient assis dans la boutique et apprend des mots d'anglais, ce qui amène beaucoup de clients. Il partira plus tard au Pays de Galles aussitôt que sa gouvernante sera arrivée de France. Je m'étonne que nos amis [Lord] Glasgow et Peter ne l'invitent pas dans une retraite près de chez eux... »

En commentant ces lettres et en les comparant avec les journaux de l'époque, on trouve plusieurs détails intéressants. D'abord il est évident que plusieurs bruits avaient couru sur l'adresse à laquelle Rousseau était descendu. Le *Gazeteer and New Daily Advertiser* du lundi 20 janvier 1766 signale que « l'ingénieux M. Rousseau arriva à Londres lundi dernier accompagné par M. David Hume. Il n'est pas exact que M. Rousseau soit allé à Putney ; il est descendu à Buckingham Street, près du Strand. »

M. Courtois a fait erreur quand il a conclu que Rousseau et Hume étaient logés chez John Stuart ; la maison de ce dernier était située à côté. Quand Rousseau écrivit [6] à Du Peyrou (2917) pour l'engager à adresser sa correspondance « à M. Steward, Yorck Buildings Buckingham Street », c'était parce que Stuart (ou Stewart) servait d'agent à Hume. Cette conclusion s'accorde avec le témoignage de la lettre adressée par Hume à Strahan (299) dans laquelle Hume donne l'adresse « Buckingham Street, York Buildings, chez Mrs Adams ». On en trouve d'ailleurs la preuve dans une note de Hume à la lettre de Rousseau du 10 juillet 1766, publiée dans l'*Exposé succinct* de la querelle entre Hume et Rousseau. Je traduis de l'édition anglaise [7] : « Je crois que M. Rousseau fait allusion à deux ou trois dîners qui lui furent envoyés de la maison de M. Stewart alors que M. Rousseau préféra dîner chez lui. »

La correspondance entre Rouet et Mure permet aussi de préciser plusieurs dates. C'est le 1er février que Hume quitta Buckingham Street et revint dans son appartement de Lisle Street. Toute lettre écrite de cette dernière adresse est par conséquent

[6] Chaque fois que je citerai une lettre de la correspondance de Rousseau ou de Hume j'indiquerai son numéro dans l'édition de Dufour ou dans celle de Greig.

[7] *A Concise and Genuine Account of the Dispute between Mr. Hume and Mr. Rousseau*, London, 1766.

postérieure au 1er février ; celles portant l'adresse de Buckingham Street sont antérieures au 31 janvier. La visite du prince héréditaire de Brunswick à Rousseau est du 24 janvier.

L'hôte chez qui Rousseau compte aller dans le Pays de Galles est un ami de Rouet, M. Chase Price, et je démontrerai son identité tout à l'heure ; mais il semble que la citation faite par Rouet de deux autres personnages s'intéressant à Rousseau pourrait être ironique : Lord Glasgow et Peter. Je n'ai rien trouvé qui porte sur l'intérêt que John Boyle, troisième comte de Glasgow, pouvait porter à Rousseau. Quant à Peter, il pourrait être le frère, Patrick Boyle, ou plus probablement Patrick Craufurd d'Auchinames [8], ami intime de Mure et père de John (« Fish ») Craufurd, qui figure si souvent dans les correspondances de Horace Walpole, de Voltaire et de Mme du Deffand. Ce fut John Craufurd qui assura à Hume que Walpole avait pris soin que Hume n'eût pas connaissance de la fameuse « Lettre du roi de Prusse » lorsqu'il était à Paris. On conçoit que les Craufurd étaient la dernière famille à inviter Rousseau chez eux.

On remarquera qu'au bout de dix jours Hume s'était déjà rendu compte que son pupille était plus difficile qu'il se l'était imaginé. Il avait déjà refusé le projet de l'établir à Fulham [9] et l'offre de M. Townsend [10], à cause de la difficulté créée par l'admission à table de Thérèse. Pour empêcher son chien Sultan de s'enfuir, Rousseau avait failli refuser l'invitation à la soirée de gala à l'opéra [11] où le roi Georges III tenait fort à le voir, et l'invitation de David Garrick à un souper donné en son honneur pour lui présenter « les premières personnalités littéraires » de Londres [12]. Enfin, comme Hume peu de temps après son arrivée à Londres avoua à Lord Charlemont, il avait cru secourir un philosophe ; il se trouva avoir sur les bras un inadapté « qui soupire après la bible et ne vaut guère mieux qu'un chrétien à sa façon [13] ». Il n'est pas étonnant que Hume se soit mis en peine pour trouver où caser son singulier protégé et sa gouvernante dont on lui peignait le caractère sous de sombres couleurs.

[8] Selon un renseignement aimablement communiqué par Sir James Fergusson of Kilkerran, Baronet, Conservateur des Archives d'Ecosse à Edimbourg.

[9] Chez un jardinier français.

[10] Je n'ai pas encore réussi à identifier Mr. Townsend.

[11] Il paraît que cette représentation fut tumultueuse. Le *London Evening Post* dans le compte rendu des spectacles de son édition des 23-25 janvier 1766 donne le rapport suivant :

« Jeudi [23 janvier 1766], au moment où Leurs Majestés entrèrent au Théâtre de Drury Lane pour y assister à la tragédie de Zara, le célèbre Jean-Jacques Rousseau fit son apparition dans la loge supérieure au-dessus de la scène, en face de Leurs Majestés. Il était accompagné par Mr. Hume. La foule était si nombreuse à l'entrée du théâtre que plusieurs gentilshommes perdirent leurs chapeaux et leurs perruques, plusieurs dames leurs manteaux, leurs bonnets, etc. Il se produisit un grand désordre au balcon supérieur du théâtre, ce qui empêcha Mrs. Yates et Miss Plymm d'entrer en scène après le lever du rideau. »

[12] Joseph Cradock, *Literary and Miscellaneous Memoirs*, vol. 1, p. 205, London, 1826.

[13] *Memoirs of the political and private life of James Caulfield Earl of Charlemont*, by Francis Hardy, London, 1812.

Finalement on remarquera que dix jours ne s'étaient pas écoulés que Rousseau avait déjà conçu des soupçons sur le jeune Tronchin [14] et sur le fait qu'il habitait la demeure habituelle de Hume quoique ce dernier n'y fût pas encore.

Quelques précisions de dates : lettres de Hume.

Les billets de Hume à Rousseau publiés par Dufour et Plan sous les numéros 2923 et 2924 sont tous les deux datés « janvier 1766 ». Dans l'édition de la correspondance de Hume publiée par Greig, ces deux mêmes lettres figurent sous les numéros 305 et 306 et portent l'adresse de Rousseau « chez Mr. Pullein, épicier, à Chiswick ». De plus, le 305 est daté « vendredi matin », le 306 « mardi matin ». Greig les place au mois de février 1766.

Le premier billet (2923 : 305) contient des renseignements sur le vicomte d'Ars, oncle de Mme de Verdelin. Elle en avait demandé dans sa lettre à Rousseau du 19 janvier 1766 (2911) qu'il reçut des mains de M. Gatti la veille de son départ pour Chiswick : donc le 27 janvier ainsi que Rousseau l'explique dans sa réponse à Mme de Verdelin du 5 février (2927). Il n'y fait pas mention du vicomte d'Ars, mais dans sa lettre du 16 mars (2958) il suppose que Mme de Verdelin aura reçu les renseignements désirés directement de Hume. Tout ce qu'on peut affirmer sur la date du premier billet est qu'il est de février et que Rousseau vint à Londres le jour suivant, un samedi.

Dans l'autre billet (2924 : 306) Hume annonce la visite de Mrs. Boscawen, belle-sœur de M. Price, propriétaire de la maison du Pays de Galles où Rousseau comptait aller s'établir. Or, d'après la lettre de Hume à Mme de Barbentane du 16 février 1766 (2935 : 304), c'était déjà chose décidée. On pourrait croire que cette décision ne fut pas prise avant la visite de Mrs. Boscawen, et comme le billet en question est daté mardi matin, les dates possibles sont le 5 ou le 12 février 1766.

La lettre de Hume à Strahan (299) datée « vendredi », dans laquelle Hume dit qu'il avait à s'absenter de Londres « demain et dimanche », a été interprétée par Birkbeck Hill [15] et par Courtois [16] comme ayant trait à l'excursion que firent Rousseau et Hume dans le comté de Surrey en vue de trouver une demeure pour Rousseau. Comme date pour cette lettre, Birkbeck Hill indiqua « tôt en 1766 ». Du fait que cette excursion eut certainement lieu entre le 3 et le 11 mars, Courtois a cru pouvoir

[14] François Tronchin (1743-?), fils de Théodore Tronchin (1709-1781). Greig a fait erreur (*loc. cit.*, vol. 2, pp. 390-482) en attribuant à ce personnage le prénom Louis. Voir Henri Tronchin, *Un médecin du XIIIe siècle, Théodore Tronchin*, Paris, 1906, p. 290.

[15] *Letters of David Hume to William Strahan*, edited by G. Birkbeck Hill, Oxford, 1888.

[16] Courtois, *loc. cit.*, p. 30, note 1.

attribuer à la lettre la date du 8 mars, seul vendredi compris entre les deux dates limites. Mais Greig [17] a fait observer que cette lettre de Hume fut écrite de Buckingham Street. Or nous savons que Hume quitta cette adresse le 1er février, ce qui prouve que la lettre est du mois de janvier. Les dates possibles pour l'excursion dans le Surrey ne sont par conséquent pas réduites au samedi 8 et dimanche 9 mars seulement, comme Courtois l'avait préconisé.

Dans une lettre de Hume à un destinataire non spécifié (309) et datée « dimanche soir », Hume dit que Rousseau ne s'est pas encore décidé, que Hume espère qu'il choisira le comté de Surrey pour sa demeure, et que Rousseau a un ami Mr. Daniel Malthus [18], proche voisin du destinataire. Celui-ci a été identifié par Greig avec Richard Penneck [19], pasteur du village d'Abinger et directeur de la salle de lecture du British Museum. C'est la personne que Milord Maréchal avait recommandée à Rousseau dans plusieurs lettres de novembre et décembre 1765. Or, la lettre de Hume prie Penneck d'écrire l'adresse sur une lettre incluse (sans doute de Rousseau) pour Mr. Malthus et de la mettre à la poste. Penneck est également prié de bien vouloir pressentir ses voisins à la campagne au sujet d'une demeure pour Rousseau et de répondre tout de suite s'il accepte de le faire ; les réponses « de sa paroisse » pourront être transmises à Hume aussitôt reçues. Il s'ensuit que Penneck se trouvait alors à Londres.

A cette lettre (309) Greig attribue la date du 2 mars 1766, et Miss Peoples pense qu'elle pourrait être du 2 ou du 9 mars, mais ces dates sont trop avancées pour la raison suivante : la lettre de Malthus à Rousseau du 24 février 1766 (2939) répond aux questions que Rousseau lui avait certainement posées dans la lettre incluse avec celle de Hume à Penneck dont nous cherchons la date. Cette dernière doit par conséquent être datée du dimanche 23 février, comme l'a très bien vu H. Roddier [20].

Occupons-nous maintenant du billet de Hume à Rousseau (2916 : 308), billet qui accompagna une lettre de Malthus à Rousseau que Hume faisait suivre. A ce billet Dufour et Plan attribuent une date « vers le 25 ou 26 janvier 1766 », probablement parce que Malthus avait écrit à Rousseau le 24 janvier (2915). Mais le billet de Hume est adressé à Chiswick et, par conséquent, postérieur au 28 janvier. H. Roddier, qui a également fait cette observation, relève aussi le fait que dans sa lettre à Rousseau du 26 février 1766 (2940), Malthus précisa « je vous écrivis hier et je l'adressai à Mr. Hume » : c'est la lettre 2939, et c'est celle-là qui accompagna le

[17] Greig, *loc. cit.*, vol. 2, p. 5, note 1.

[18] Daniel Malthus (1730-1800), enseveli à Wotton, Surrey, le 14 janvier 1800 ; renseignement aimablement communiqué par le révérend A. C. Nickol, pasteur de Wotton.

[19] Richard Penneck, mort en 1803.

[20] H. Roddier, « A propos de la querelle Rousseau-Hume », *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. 46, 1939, p. 211.

billet de Hume (2916 : 308). Dans l'édition de Greig ce billet (308) porte les mots « jeudi soir », omis par Dufour et Plan (2916) et c'est dommage, car ils permettent de dater le billet sûrement du 27 février 1766. Hume y dit que la malle de Rousseau est retrouvée, nouvelle que Rousseau reçut le 2 mars (lettre à Du Peyrou : 2947), et Hume ajoute qu'il a vu Mr. Davenport qui sera enchanté de recevoir Rousseau dans sa maison de Wootton Hall dans le comté de Staffordshire et se donnera le plaisir de lui faire son compliment chez Mr. Allan Ramsay [21] le samedi suivant. Ce samedi fut le 1er mars.

La mention du nom de Davenport dans cette lettre du 27 février était jusqu'à dernièrement la première connue dans la correspondance de Hume. Une nouvelle lettre récemment découverte [22], de Hume à William Fitzgerald, vient à point fournir des renseignements inédits sur l'entrée de Davenport dans l'affaire Rousseau.

William Fitzherbert n'est pas un inconnu : membre du parlement pour la circonscription de Derby, c'est lui qui obtiendra en janvier 1767 le remboursement de la taxe de 14 livres perçue par la douane anglaise sur les caisses de livres de Rousseau. Il possédait une propriété à Tissington, voisine de celle de Davenport, et ainsi que nous le verrons maintenant il la mit aussi à la disposition de Rousseau.

David Hume à William Fitzherbert [23]

« chez Miss Elliot, Lisle Street, Leicester Fields

mardi après-midi [25 février 1766]

Monsieur,

Je vous ai rendu visite ce matin dans le but de vous parler du pauvre Rousseau qui est toujours indécis dans ses projets. Je lui fis part de l'aimable offre que vous lui avez faite, dont il est comme de juste très reconnaissant ; mais quand je lui appris que votre sœur habitait la maison, il eut peur que sa présence ne la gênât et regretta de ne pas pouvoir bénéficier de votre gentillesse.

Je lui ai ensuite parlé de l'offre de Mr. Davenport dont vous lui avez déjà fait part, ainsi que je l'apprends de Mr. Garrick. Il paraît en être très épris et je ne doute pas qu'il l'acceptera à condition que Mr. Davenport accepte qu'il lui paye sa pension. J'espère que Mr. Davenport aura l'obligeance de se plier à ce caprice de mon ami, et je proposerais la somme de trente livres par an pour la nourriture, le chauffage et le

[21] Allan Ramsay (1713-1784), peintre qui exécuta au moins deux portraits de Rousseau. Voir ci-dessous, et A. Smart, *The Life and Art of Allan Ramsay*, London, 1952.

[22] Publié dans *New Letters of David Hume*, edited by Raymond Klibansky & Ernest C. Mossner, Oxford, 1955, p. 132.

[23] Je dois à l'obligeance du secrétaire du Clarendon Press l'autorisation de publier cette lettre en traduction.

blanchissage. Je propose cette somme parce qu'elle est dans ses moyens : c'est celle de la pension que M. Rousseau eût payée pour lui-même et sa gouvernante à un fermier du Pays de Galles.

Je me permettrai seulement de vous poser quelques questions :

1. La maison de Mr. Davenport est-elle entourée de bois et de collines ?

2. M. Rousseau pourra-t-il, s'il en a l'envie, trouver dans la maison de Mr. Davenport le moyen de faire bouillir une marmite et de rôtir un morceau de viande, afin qu'il puisse se sentir complètement chez lui ?

3. Dans ce cas, Mr. Davenport accepterait-il un petit loyer ? C'est une condition indispensable.

4. M. Rousseau pourra-t-il partir incessamment prendre possession de sa demeure ?

Cela me ferait grand plaisir si par vos soins je puis avoir une conversation avec Mr. Davenport, et je lui rendrai visite à l'endroit et à l'heure qu'il lui plaira de me désigner.

Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

David Hume. »

Cette lettre démontre qu'au moment où Hume l'écrivit, il n'avait pas encore fait la connaissance de Davenport. Elle est par conséquent antérieure au billet de Hume à Rousseau du 27 février (2916 : 308), et doit être du mardi 25 février 1766.

Nous voyons que l'offre de Davenport fut d'abord transmise à Rousseau par l'intermédiaire de Fitzherbert et que Hume l'apprit de Garrick. Entre le 25 et le 27 février 1766, Hume rencontra Davenport et entama avec lui les négociations qui furent menées au point où Davenport put les conclure lui-même avec Rousseau le 1er mars.

Nous voyons également les propositions financières qui avaient été prévues pour le projet de la maison dans le Pays de Galles et que l'on retrouve dans l'arrangement avec Davenport, connu par la lettre de Hume à Hugh Blair du 25 mars 1766 (314). On a su longtemps après qu'avec l'aide de Mmes de Boufflers et de Barbentane, Hume s'était livré à une enquête sur la fortune de Rousseau, dont le résultat devait le conduire plus tard à dire que la pénurie affichée par Rousseau était une imposture. A la date de cette lettre adressée à Fitzgerald, Hume était loin de là : il voulait savoir quelle somme correspondrait aux moyens d'un homme qui ne voulait rien recevoir mais dont les exigences nécessitaient un subside. Et comme c'était à lui de fournir cette aide, Hume se sentait bien en droit de s'informer.

La « Lettre du roi de Prusse ».

On s'est beaucoup appuyé sur un passage de la lettre de Hume à Mme de Barbentane du 16 février 1766 pour prouver que Hume avait eu connaissance de la fameuse plaisanterie de la lettre du roi de Prusse, et qu'il avait même collaboré à sa rédaction avec Walpole. L'édition de la correspondance générale de Rousseau publiée par Dufour et Plan en reproduit sous le numéro 2935 la traduction imprimée par Musset-Pathay en 1821. Selon Musset-Pathay, Dufour et Plan, le passage en question porte : « Dites à Mme de Boufflers que la seule plaisanterie que je me sois permise relativement à la prétendue lettre du roi de Prusse, fut faite par moi à la table de lord Ossory. »

C'est une affreuse et malhonnête faute de traduction. Le texte original anglais publié dans la *Private Correspondence of David Hume* en 1820 et reproduit par Greig sous le numéro 317 porte : « assure her [Mme de Boufflers] that Horace Walpole's letter was not founded on any pleasantry of mine : the only pleasantry in that letter came from his own mouth, in my company, at Lord Ossory's table ; which my Lord remembers very well.» C'est formel : « la lettre de Horace Walpole ne repose sur aucune plaisanterie de ma part : la seule plaisanterie dans cette lettre sortit de la bouche de Walpole devant moi chez Lord Ossory, ainsi que Mylord se le rappelle très bien. »

M. Henri Guillemin [24], qui ne manque jamais une occasion d'inculper Hume, a publié une traduction fidèle de ce passage, ce qui ne l'a d'ailleurs pas empêché de conclure que puisque Hume était présent et qu'il entendit la plaisanterie des lèvres de Walpole, il en était lui-même aussi coupable.

La grossière erreur de Musset-Pathay a été relevée et exposée en 1846 par John Hill Burton [25]. Il est par conséquent scandaleux que l'édition définitive de la *Correspondance générale* de Rousseau contienne une pièce aussi fausse que la lettre numéro 2935, et les conclusions que Pierre-Paul Plan en a tirées sont erronées. Cette erreur a aussi été relevée et exposée par M. Henri Roddier [26].

La visite de John Wilkes.

Parmi les nombreux personnages qui rendirent visite à Rousseau à Londres, on a cité le célèbre tribun John Wilkes. Churton Collins [27] a prétendu que Wilkes avait

[24] Henri Guillemin, *Cette affaire infernale : l'affaire J.-J. Rousseau-Hume, 1766*. Paris, 1942.

[25] J. H. Burton, *Life and Correspondance of David Hume*, Edinburgh, 1846.

[26] A. H. Roddier, « La querelle Rousseau-Hume », *Revue de Littérature comparée*, t. 18, 1938.

[27] John Churton Collins, *Voltaire, Montesquieu, and Rousseau in England*, London, 1908.

quitté Paris où il s'était réfugié et était arrivé à Londres en cachette pour marchander avec le gouvernement sur les conditions qu'il accepterait pour se taire. Le récit de la visite que Wilkes rendit à Rousseau se trouve dans le post-scriptum d'une lettre [28] de Horace Walpole à John Chute datée de Paris le 15 janvier 1766. Parlant de Rousseau il dit : « cela me contrarie qu'avec tout son talent il soit tellement charlatan, mais ce qui m'a fâché encore plus c'est qu'après avoir reçu Wilkes avec la plus grande politesse, Rousseau fit sa cour à Hume en se plaignant de Wilkes et de son intrusion. »

Rousseau est arrivé à Londres le 13 janvier. Comment veut-on que Rousseau ait reçu une visite de Wilkes à Londres au plus tôt le 14 et que Walpole le sût à Paris le 15. C'est manifestement impossible, et la visite de Wilkes eut lieu à Paris avant le départ de Rousseau pour Londres [29].

La fugue de Sultan.

Dans le post-scriptum de sa lettre à Rousseau du 28 mars 1766 (2969) Lord Strafford écrivit : « J'étois bien aise d'entendre que vous avez retrouvé votre chien qui est revenu de lui-même. Je n'avois pas oublié de le mettre dans les gazettes. » Hume décrivit un incident semblable dans sa lettre du 16 février 1766 (304) à Mme de Barbentane, mais avec un dénouement différent. « Malheureusement, dit Hume, il [Rousseau] perdit un jour son chien. L'événement fut signalé dans les journaux du lendemain. Peu de temps après je retrouvai Sultan d'une manière inattendue, et cette information fut communiquée au public comme une bonne nouvelle. »

Ce récit de Hume se trouve confirmé par Samuel Rogers [30] qui raconta que : « Pendant que Rousseau séjournait à Chiswick Terrace, Fitzpatrick lui rendit visite un jour, et il n'avait pas été longtemps dans sa chambre lorsque Hume arriva. Rousseau avait perdu son chien chéri, et Hume qui s'était mis en peine pour le retrouver, le lui ramenait. Rousseau remercia Hume avec toutes les marques d'une reconnaissance profonde et versa des larmes de joie sur son animal. »

Il est évident que si Hume ramena le chien à son maître, Sultan n'est pas revenu de lui-même, et il y a contradiction entre la lettre de Lord Strafford et les récits de Hume et de Rogers. Or, en consultant les journaux contemporains on fait une intéressante constatation. Le *Public Advertiser* du mardi 4 mars 1766 porte en troisième page une modeste petite annonce conçue comme suit :

> « Perdu samedi dernier dans la soirée, entre Kensington et Chiswick, un petit chien brun aux oreilles courtes et à la queue recourbée. Quiconque le ramènera

[28] Horace WALPOLE, *Letters*, edited by P. Toynbee, London, 1903-1905.
[29] John Wilkes revint en Angleterre le 11 mai 1766.
[30] *Recollections of the Table-Talk of Samuel Rogers*, edited by Morchard Bishop, London, 1952.

chez Mr. Pulleyn, épicier, au bord de la rivière, touchera une récompense de cinq shillings.

La récompense ne sera pas augmentée. »

C'est là l'annonce insérée par Lord Strafford. On y remarquera le silence complet sur le nom de Rousseau, histoire d'éviter le chantage. La date surtout est à retenir : c'est le samedi 1er mars que Sultan s'est perdu, en revenant à Chiswick de chez Allan Ramsay le peintre qui demeurait à Londres au 67 Harley Street. Mais la lettre de Hume à Mme de Barbentane est du 16 février et ne peut par conséquent pas se rapporter à la perte de Sultan survenue le 1er mars. Il faut donc conclure que Sultan a été perdu deux fois. La première fois il n'y eut pas d'annonce mais l'événement fut signalé comme actualité le lendemain. Sultan fut retrouvé par Hume qui restitua le chien à Rousseau en présence de Fitzpatrick à Chiswick. La date doit être comprise entre le 28 janvier et le 16 février, mais je ne puis la préciser davantage n'ayant pas encore réussi à trouver les mentions dans les journaux. La deuxième fois Sultan se perdit le 1er mars et revint tout seul, probablement le 3, et il faut conclure que Lord Strafford rendit visite à Rousseau le 2, sinon il n'aurait pas pu faire paraître l'annonce dans le journal du 4. Enfin cette petite enquête a découvert un nouveau visiteur à Rousseau : Richard Fitzpatrick, né en 1747, ami intime de Charles James Fox et par conséquent tout fait pour s'intéresser à Rousseau. Fitzpatrick devint général, ministre de la guerre, et l'un des auteurs de la « Rolliad ». Il mourut en 1813.

La maison dans le Pays de Galles.

Dans sa lettre du 18 janvier 1766 (2909) à la comtesse de Boufflers, Rousseau dit : « J'apprends que M. Hume a trouvé un Seigneur du pays de Galles qui dans un vieux monastère où loge un de ses fermiers lui fait offre d'un logement précisément tel que je le désire. Cette nouvelle, Madame, me comble de joie. »

Cette nouvelle dut également plaire à Hume. Elle circula vite à Londres, et deux jours plus tard, le 20 janvier 1766, le *Gazeteer and New Daily Advertiser* et *Lloyd's Evening Post and British Chronicle* annonçaient au sujet de Rousseau : « Nous apprenons sur le compte du docte citoyen de Genève, auteur de plusieurs œuvres hardies et lues par toute l'Europe, qu'il est tellement désireux de se retirer du monde qu'il a obtenu de ses amis ici qu'il ira dans le comté de Radnorshire au Pays de Galles prendre pension et loger chez un fermier qui habite la maison d'un digne gentilhomme de ce comté. »

Il m'a paru intéressant de chercher l'identité de cet homme qui, on l'aura remarqué, fut l'ami de William Rouet. C'est Chase Price[31], et sa maison qui s'appelle

[31] Je dois ces renseignements sur Chase Price à l'obligeance de Mr. et Mrs. W. H. Howse de Presteigne, Radnorshire.

Monaughty est située à dix kilomètres à l'ouest de Presteigne, chef-lieu du comté de Radnorshire. Né en 1731, Chase Price de Knighton a fait ses études à Oxford où il était étudiant à Christ Church, et fut appelé au barreau de Londres comme avocat en 1757. Il fut membre du parlement pour la circonscription de Leominster de 1759 à 1768, date à laquelle il fut élu pour la circonscription du comté de Radnorshire jusqu'à sa mort en 1777. En 1767 il devint receveur d'amendes et de forfaits dans la douane avec un salaire de £400 par an [32].

Il eût été étrange que Hume n'eût pas fait mention de Price dans sa correspondance et, en effet, il en fit une qui a été méconnue. Dans une lettre à Rousseau de février 1766 (2924 : 306), Hume lui annonçait la visite de Mrs. Boscawen, « belle-sœur » de Mr. Price. Or, Chase Price avait épousé Susan Glanville (fille de Evelyn Glanville et de Bridget Raymond) dont Mrs. Boscawen, née Frances Glanville (fille du même Evelyn Glanville et de Frances Glanville), était par conséquent la sœur d'un autre lit. C'est à tort et sans prétexte que J.Y.T. Greig a identifié ce Mr. Price avec le révérend Richard Price le moraliste.

Sir Richard Price, neveu de Chase Price, montra plus tard aux membres de la Société archéologique cambrienne [33] en tournée dans le comté de Radnorshire une lettre de son oncle « qui en 1766 donnait à son locataire l'ordre de préparer un appartement pour Rousseau qui désirait trouver un endroit tranquille et retiré ».

La maison de Monaughty est un bel exemple de manoir du style tudor, datant du XVIe siècle et du règne d'Elisabeth Ire. Superbement située parmi les collines, elle était déjà louée comme ferme avant la fin du XVIIe siècle et l'est toujours aujourd'hui, appartenant maintenant à Sir Robert Green-Price, descendant collatéral de Chase Price.

L'allusion que fit Rousseau à un monastère est une erreur curieuse et ancienne. Le mot « monastère » en gallois se dit « mynachdy », et comme on savait que les moines de l'abbaye de Abbey-Cwm-hir possédaient une grange dans ces parages, on en a conclu faussement que la maison de Monaughty dont le nom ressemble tant à mynachdy avait été un monastère. En fait, la grange des moines en est éloignée d'un mille, et le nom de Monaughty vient probablement de Monad-ty : « maison isolée ».

A l'époque de la visite de Mrs. Boscawen, le projet du Pays de Galles était en faveur et continua de sourire à Rousseau jusqu'au début de mars. Le 2 il écrivit à Du Peyrou (2947) : « Certaines instructions m'ont un peu dégoûté, non du pays de Galles, mais de la maison que j'y devois habiter. » Le projet échoua donc sans qu'on sache pourquoi, et Rousseau n'eut jamais occasion de profiter des renseignements transmis par Du Peyrou dans sa lettre du 27 février 1766 (2942) : « Mr. Vautravers,

[32] Sur Chase Price voir aussi W. R. Williams, *Parliamentary History of Wales*, Brecknock, 1895, pp. 175-6 ; et Jonathan Williams, *A general History of the County of Radnor*, London, 1905.

[33] *Archaeologia Cambrensis*, Series 4, vol. 4, 1873, p. 410.

dont la femme a vécu 9 ans au sud de ce pays de Galles, dit que le peuple de ces montagnes est gay, robuste et hospitalier, que la vie y est à grand marché, que le climat en est sain, qu'on y trouve la Liberté et point de consistoire. » Vautravers

Fig. 1. — Vue de Monaughty, Radnorshire, Pays de Galles, envisagée comme demeure pour Rousseau en 1766. (Photo C. V. Hancock, Birmingham, 1951, reproduite avec l'autorisation de C. V. Hancock Esq.)

avait lui-même connu le pays de Galles lors de sa visite à Thomas Pennant [34] en 1760, et Mme Vautravers était anglaise, née Jane Fisher, fille de Francis Fisher, membre du parlement pour la circonscription de Grantham, et nièce de Richard Osbaldestone, évêque de Londres [35].

[34] F. R. Lewis, « Linnaeus, Valltravers and Demidoff », *Proceedings of the Linnean Society of London*, 150th Session, 1938, p. 173.

[35] G. R. de Beer : « Rodolph Valltravers », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 4, 1946, p. 217.

La maison dans l'Ile de Wight.

Le personnage que L.-J. Courtois a désigné sous le nom de « un certain Stanley », qui renouvela en 1766 une invitation qu'il avait faite en 1762, n'est pas difficile à identifier. C'est Hans Stanley de Paultons dans le comté de Hampshire. Petit-fils de Sir Hans Sloane [36] dont il porta le prénom, il est né vers 1720 et mourut en 1780. Il fut envoyé en mission à Paris en 1761 pour tenter d'entamer des pourparlers de paix qui n'aboutirent pas. Voltaire évoque son passage dans une lettre [37] à Jean-Robert Tronchin du 1er octobre 1761 : « Voilà donc Mr. Stanley parti, après avoir souscrit pour dix exemplaires en faveur de Mlle Corneille. Voilà tout ce qu'il a fait en France. » Pas tout à fait, car un peu plus tard Gibbon [38] s'insurgea contre l'attachement et l'admiration que Helvétius éprouvait pour Stanley « dont le prestige à Paris est au-dessus de tout ce que vous pouvez vous imaginer ». Il faut dire que Gibbon avait eu des démêlés avec Stanley dans la milice du comté de Hampshire, et comme Gibbon était Tory tandis que Stanley était Whig, le malentendu entre les deux s'explique facilement.

Le 2 octobre 1762, à l'époque où l'on croyait que Rousseau se rendrait tout de suite en Angleterre, Mme de Boufflers écrivit à Rousseau (1546) : « Voici un article d'une lettre que j'ai reçue d'Angleterre de M. Stanley; elle mérite de vous être envoyée :

« de Paulton [39] 2 7bre

J'allais oublier, Madame, de vous faire une querelle sur ce que vous avez recommandé M. Rousseau à d'autres qu'à moi qui vous suis si parfaitement dévoué. M. Hume m'a fait part de votre lettre [du 30 juillet 1762] ; la vengeance que j'en ai tirée a été d'en laisser une pour M. Rousseau où je lui offre tout ce qui dépend de moi, et où je le prie de se rendre ici dès qu'il arrivera. Il n'est pas encore venu mais je tâcherai de vous forcer à vous reprocher cette omission. »

Rousseau répondit à Mme de Boufflers de Môtiers-Travers le 30 octobre 1762 (1574) : « A l'égard des offres de M. Stanley, comme elles sont toutes pour votre compte, Madame, c'est à vous de lui en avoir obligation. Je n'ai point ouï parler de la lettre qu'il vous a dit m'avoir écrite. »

On remarquera dans cette correspondance que Stanley connaissait déjà Hume, et les liens entre ces deux hommes durent se resserrer d'avantage quand Hume devint secrétaire de l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris en 1763 et que Stanley fut de nouveau envoyé en mission en France. « Mr. Stanley est à la cour depuis huit

[36] G. R. de Beer, *Sir Hans Sloane and the British Museum*, London, 1953.
[37] Voltaire, *Lettres inédites aux Tronchin*, Genève, Lille, t. 3, p. 45.
[38] *Private Letters of Edward Gibbon*, edited by R. E. Prothero, London, 1897, vol. 1, p. 29.
[39] C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas « Poulton ».

jours », Lenieps confia à Rousseau le 2 août 1763 (1881) : « On ne sait point le sujet de sa commission, mais il y a conseil sur conseil. »

En 1764 Stanley fut promu gouverneur de l'Ile de Wight et connétable du château de Carisbrooke qui s'y trouve, et il exerçait toujours ces fonctions en 1766, lorsqu'il renouvela son invitation à Rousseau. Il n'était pas par conséquent le premier venu. Mais comme on le sait, Rousseau n'accepta pas. Il donna ses raisons dans sa lettre à Mme de Boufflers du 6 février 1766 (2929) en disant que depuis l'arrangement du Pays de Galles on avait proposé à Hume « d'autres habitations qui lui paroissoient préférables, entre autres une dans l'Isle de Wight offerte par M. Stanley. L'Isle de Wight est plus à portée, dans un climat plus doux, moins pluvieux que le Pays de Galles, et le logement y sera probablement plus commode. Mais le pays est découvert, de grands vents, des montagnes pelées, peu d'arbres, beaucoup de monde, les vivres aussi chers qu'à Londres : tout cela ne s'accommode point du tout... Si je vais dans l'Isle de Wight j'en voudrai sortir. »

La maison du colonel Webb.

« J'avais accompagné M. Rousseau dans une partie très agréable du comté de Surrey, où il passa deux jours chez le colonel Webb. » C'est ainsi que Hume[40] décrivit le voyage. L'identification du colonel Webb est capitale pour connaître la maison qui a abrité Rousseau pendant son excursion dans le comté de Surrey aux premiers jours de mars 1766. Dans sa lettre à Rousseau du 26 février 1766 (2940), Malthus parlait du colonel Webb sans donner son prénom qui n'est pas mentionné non plus dans l'exposé succinct rédigé par Hume sur sa querelle avec Rousseau. La même omission se trouve dans une description faite par Manning et Bray[41] de la plaque posée en 1766 sur la tour de Leith Hill, « rédigée ou corrigée du moins par le colonel Webb, gentilhomme qui à cette époque demeurait dans le voisinage ».

Dans son étude sur Rousseau en Angleterre, L.-J. Courtois a identifié le colonel Webb avec le colonel Richmond Webb, né en 1715, mort en 1785 et enseveli à l'Abbaye de Westminster. Courtois ne donne cependant pas les raisons qui l'ont conduit à cette identification, et je suis par conséquent obligé de conclure qu'il ne l'a adoptée qu'au petit bonheur, sans contrôle ni vérification, seulement parce que le colonel Richmond Webb est le seul Webb « possible » cité dans le *Dictionary of National Biography*, source donnée par Courtois pour ses renseignements biographiques, précisément dans la note renvoyant au colonel Webb. J. Y. T. Greig, éditeur de la correspondance de David Hume, a suivi Courtois et parlé du colonel R. Webb.

[40] W. J. Evelyn : « J.-J. Rousseau at Abinger », *Abinger Monthly Record*, vol. I, 1889, p. 56,70.

[41] Owen Manning, *History and Antiquities of Surrey : continued to the present time* by William Bray, London, 1804-1814, vol. 2, p. 146. La tour de Leith Hill fut construite en 1766 par Richard Hull de Leith Hill Place.

L'adresse du colonel Richmond Webb est connue [42] par son testament rédigé en 1762 : Great Queen Street, Westminster, à Londres. Il ne figure nulle part dans les registres des paroisses du comté de Surrey qui n'auraient sûrement pas manqué de signaler la présence d'un personnage de cette envergure. Par contre, on trouve dans les registres des cours d'assises et dans ceux des contribuables à la caisse des pauvres du comté de Surrey [43] le nom de Charles Webb, gentilhomme, cité comme maître de maison à Wotton de 1764 à 1771. Les registres du manoir de Wotton [44] attestent qu'en 1764 Charles Webb fut le locataire de la maison nommée « Mundays ». L'annuaire de l'armée britannique pour l'année 1766 contient le nom de Charles Webb sous les majors avec affectation spéciale, ce qui signifie très probablement qu'il servait dans un poste qui le revêtait du grade personnel de lieutenant-colonel. Enseigne en 1742 dans le 45me régiment d'infanterie, Charles Webb fut promu lieutenant en 1745, passa capitaine dans l'infanterie de marine en 1755 et major en 1762. Il figure parmi les officiers en demi-solde de 1776 à 1787, date présumée de sa mort [45].

Le colonel Charles Webb épousa le 27 août 1770 Miss Heaver, de Clapham [46], et ce renseignement est intéressant parce que la famille Webb était très connue au début du XIXe siècle à Clapham où le «Clapham Sect» se signala par ses initiatives libérales et progressives, surtout pour l'abolition de l'esclavage. Tout cela s'accorde très bien avec l'intérêt que le colonel Charles Webb portait à Rousseau, et également avec le fait que les registres de la cure de Wotton n'en parlent pas, la famille de Webb de Clapham étant non-conformiste.

Le journal manuscrit de William Bray, historien et éditeur du journal du célèbre John Evelyn seigneur de Wotton, mentionne à plusieurs reprises un Webb désigné indifférement Monsieur Webb ou le colonel Webb, selon l'usage alors courant. Pour confirmer l'identification de Charles Webb avec l'hôte de Rousseau et pour mieux le connaître, il ne sera pas inutile de relever et de traduire quelques passages du journal inédit de William Bray [47]. Demeurant à Shere, à environ trois kilomètres de Wotton, Bray était voisin de Webb.

[42] Je dois ce renseignement à l'obligeance de Mr. Lawrence Tanner, conservateur des archives et bibliothécaire de l'Abbaye de Westminster.

[43] Je dois ces renseignements à l'obligeance du Dr C. H. Thompson, archiviste du comté de Surrey, à Kingston, Surrey.

[44] Je remercie vivement Mr. David Drummond, notaire, de l'étude Taylor & Humbert de Grays Inn, de m'avoir permis de consulter le registre de la cour du manoir de Wotton, déposé par la famille Evelyn. La mention de la location de Munday House à Charles Webb se trouve dans le carton 302.

[45] Je dois ces renseignements à l'obligeance du Wing-Commander E. Bentley Beauman, bibliothécaire de la Royal United Services Institution, à Londres.

[46] Le mariage de Charles Webb est cité dans le *Gentleman's Magazine*, vol. 40, 1770, pp. 393, 441. Mrs Webb est morte en 1811 selon le *Gentleman's Magazine*, vol. 81, part 1, 1811, p. 677 : « décédée à St-Thomas's Hill près de Cantorbéry dans sa quatre-vingt-quatrième année, Sarah veuve du lieutenant-colonel Charles Webb. » Elle serait née par conséquent vers 1728 et son mari vers 1726 s'il devint enseigne à l'âge de 16 ans.

[47] Je remercie vivement Miss E. M. Dance, conservatrice et achiviste du Musée et des archives de Guildford, Surrey, de m'avoir permis de consulter le journal manuscrit de William Bray.

Extraits du journal inédit de William Bray

« 1764. 22 août. Allé chez Mr. Webb à Mundies, pas chez lui ; Mr. Joye pas chez lui ; dîné chez Mr. Kerr... rentré [à Shere] à 8 heures.

27 août. Allé à cheval chez Mr. Webb, pas chez lui ; ensuite à Leith Hill, chez Mr. Walsh, Mr. Spence ; rentré pour diner.

12 septembre. Allé chez Mr. Webb ; allé avec Sir John Evelyn siéger au tribunal à Paddington.

17 octobre. Mr. Webb à Abinger. »

Le journal de Bray pour l'année 1765 est perdu, mais celui de 1766 est heureusement conservé. On y trouve les mentions supplémentaires suivantes :

« 1766. 22 juillet. Allé à Nettlefold ; ...Mr. Spence, pas chez lui ; le colonel Webb : Sir John Evelyn et resté à dîner ; rentré avant 7 heures.

2 septembre. Allé chez Mr. Godschall. Après dîner chez Mr. Spence ; y trouvé le colonel Webb, Mr. et Mrs. Hartley ; rentré à 7.

4 septembre. Pris le thé chez Mr. Hartley ; y trouvé Mr. et Mrs. Allen, Mr. Pye, et le colonel Webb. »

La plupart des personnes mentionnées dans ces extraits du journal de William Bray habitaient à moins d'une demi-douzaine de kilomètres de Wotton, et ces mentions prouvent que le colonel Webb faisait partie de la coterie des gentilshommes de la région. Parmi eux on relève Mr. Joye et Sir John Evelyn, tous deux déjà connus par la correspondance de Malthus avec Rousseau, et Mr. Spence dont il sera question tout à l'heure.

Pour l'étude détaillée de la région de Wotton telle qu'elle se présentait en 1766, nous avons la chance de posséder un document contemporain de la plus haute valeur : la carte du comté de Surrey à l'échelle de 1 : 30.000, dressée par John Rocque, gravée par Peter Andrews et publiée en 1768. Nous en reproduisons un extrait. [48]

En sortant de Dorking à l'ouest par Westgate Street on trouve à environ trois kilomètres sur la gauche la propriété dénommée « The Rookery », demeure de Daniel Malthus. Nous en reproduisons une gravure [49], car c'est là que Malthus essaya de retenir Rousseau, ainsi que nous le savons par la lettre de Malthus du 13 mars 1766 (2953) à Thérèse Levasseur.

En continuant à l'ouest un peu plus loin on passe l'auberge de Wotton Hatch signalée par Malthus dans sa lettre à Rousseau du 26 février 1766 (2940) : « Il y a

[48] Je remercie vivement Mr. R. A. Skelton du British Museum d'avoir attiré mon attention sur cette carte. John Rocque était en réalité Jean La Rocque, et Peter Andrews Pierre André. Sur cette carte voir « Rocque's Map of Surrey », *Surrey Archaeological Collections*, vol. 40, 1932, p. 65.

[49] Je remercie vivement mon ami le major C. H. Glover pour le prêt de cette gravure.

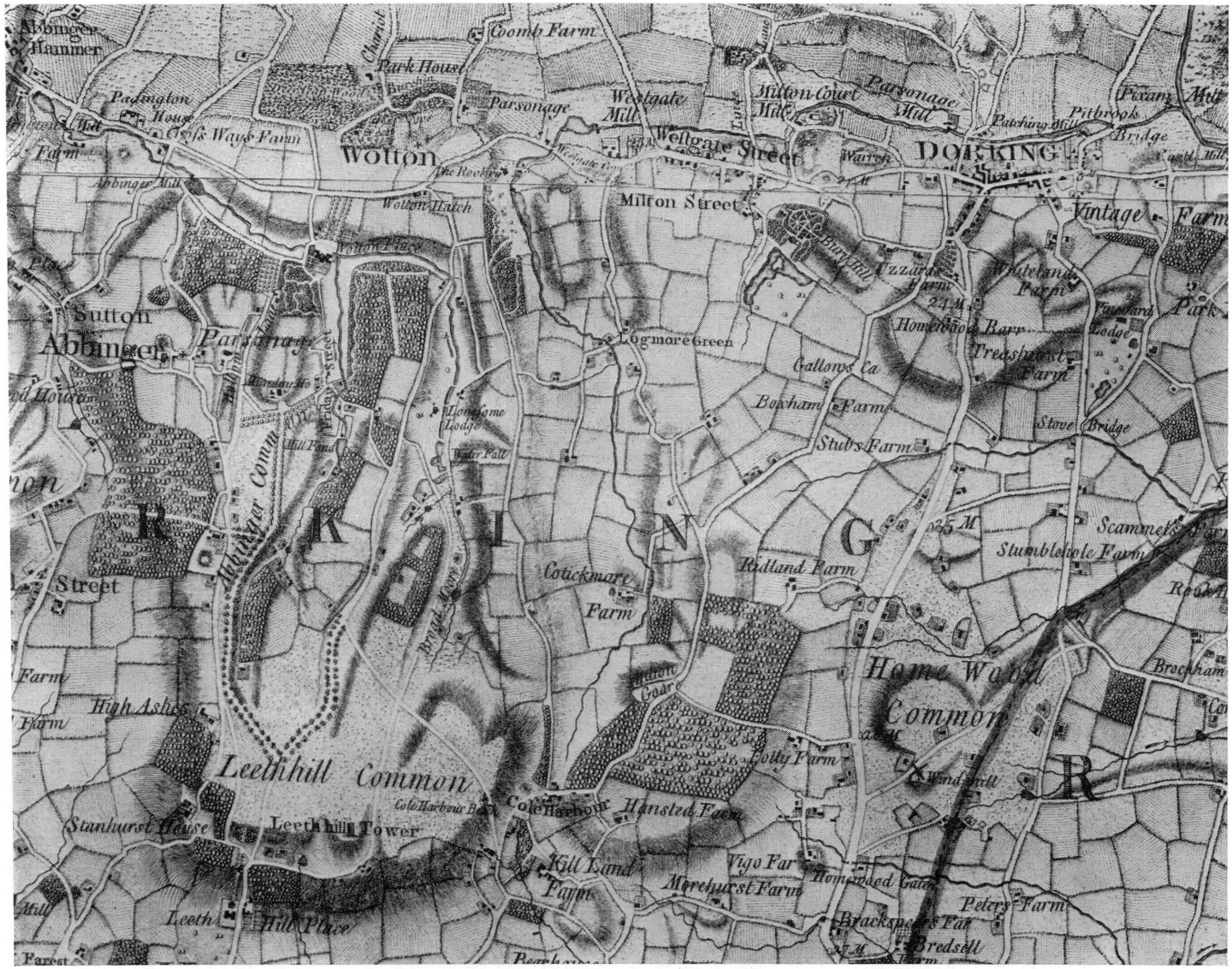

Fig. 2. — Extrait de la carte du comté de Surrey dressée par John Rocque, gravée par Peter Andrews, 1768. (Reproduit avec l'autorisation des Trustees du British Museum.)

un très joli cabaret à un demi-mille d'ici, que vous croyriez plus tôt un hermitage ». Dans le journal de William Bray il est souvent question de cette auberge qui existe toujours.

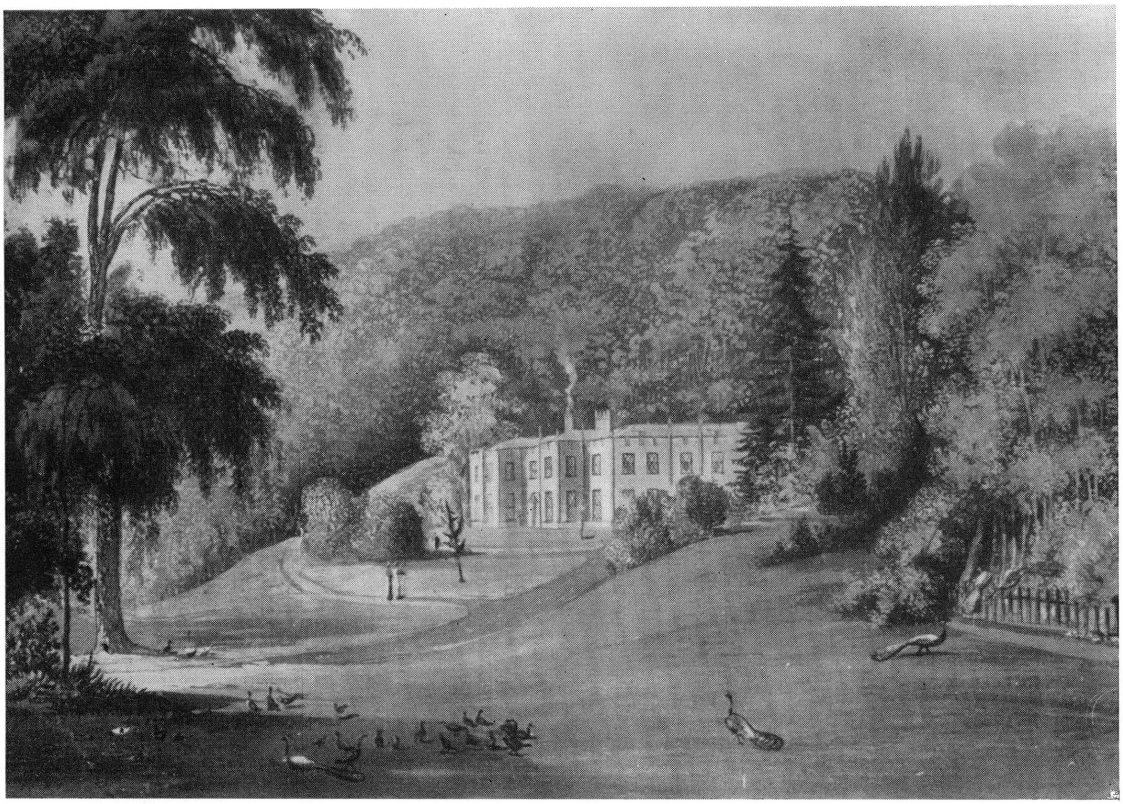

Fig. 3. — Vue de The Rookery, près de Dorking, Surrey, demeure de Daniel Malthus en 1766. (D'après une gravure de R. Ackerman, dessin de J. Gendall, 1823.)

Continuant sur la route toujours en direction de l'ouest on arrive à l'avenue de quatre rangées d'arbres sur la gauche qui conduit à Wotton Place, résidence de la famille Evelyn et lieu de naissance du célèbre John Evelyn. Nous en reproduisons une gravure [50] à l'état où se trouvait ce château en 1766.

A cinq cents mètres au sud de Wotton Place on voit sur la carte « Munday Ho » signifiant Munday House, demeure du colonel Webb où Rousseau fut son invité. « M. Rousseau me parut enchanté des beautés naturelles et solitaires de l'endroit », écrivit Hume [51], qui poursuivit : « Par le moyen de Mr. Stewart, j'entrai en négocia-

[50] Wotton Place est actuellement affecté au Collège des Pompiers. Je remercie vivement mon ami Mr. R. S. Wells du Home Office pour la photographie de la gravure de James Basire.
[61] *A Genuine and Concise Account of the Dispute between Mr. Hume and Mr. Rousseau*, 1766.

tions avec le colonel Webb pour l'acquisition de la maison avec une petite terre avoisinante pour en faire un établissement pour M. Rousseau. » En effet, le site est sauvage, solitaire et isolé à l'envi, et rappelle même quelque coin du Jura. Il ne convint cependant pas à Rousseau.

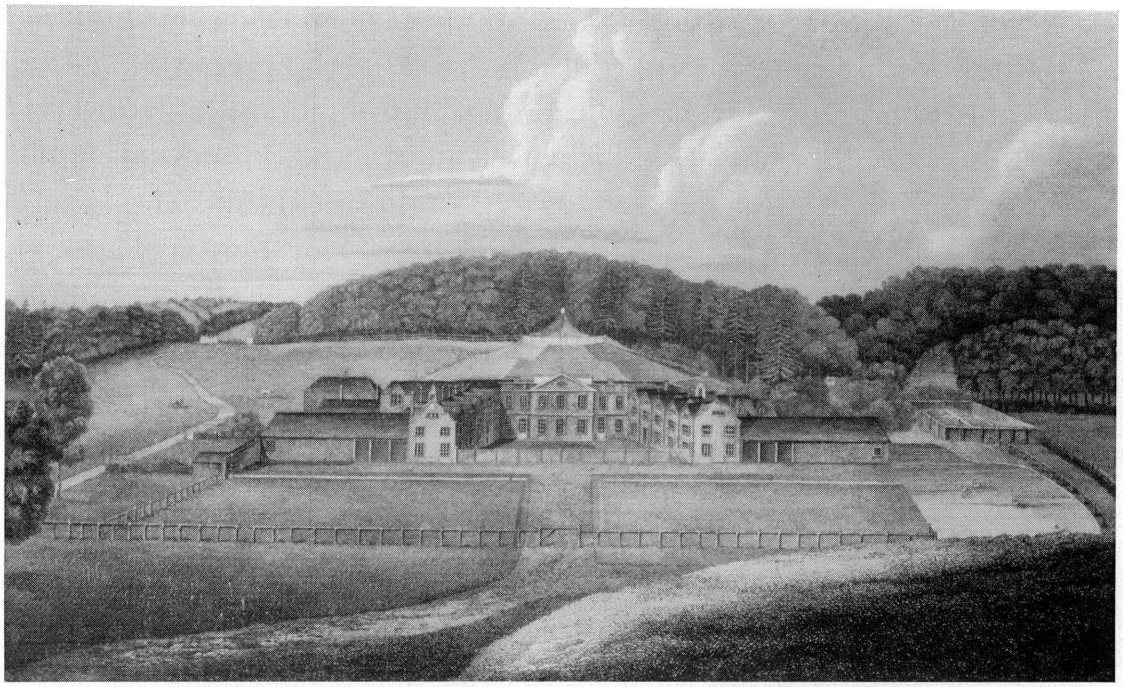

Fig. 4. — Vue de Wotton Place, Surrey, demeure de Sir John Evelyn, 1766.
(D'après une gravure de J. Basire.)

Les archives du comté de Surrey fournissent quelques renseignements sur l'histoire de cette propriété. Le nom de « Mundays » figure vers 1680 dans le registre de la paroisse de Wotton, et il paraît qu'il provient du nom d'un certain John Munday cité dans le registre [52] des baux de 1448. La terre faisait et fait toujours partie du domaine de Wotton Place appartenant à la famille Evelyn. La maison de Mundays est portée en 1726 comme occupée par William Lavey à une valeur de location de £ 13 par an [53]. En 1729 elle fut louée à William Geary jusqu'en 1747, date à partir de laquelle le locataire fut William Woodman jusqu'en 1756. Thomas Chandler en devint alors le locataire, auquel Mr. Clarke succéda en 1763. L'année suivante la

[52] *Place Names of Surrey.* English Place Name Society, vol. 11, Cambridge, 1934, p. 280.
[53] Renseignements aimablement tirés des registres des contribuables à la caisse des pauvres par le Dr C. H. Thompson, archiviste du comté de Surrey.

valeur annuelle est cotée £ 14, et le registre des contribuables pour la caisse des pauvres porte en marge la note que cette valeur, calculée sur le loyer, sera dorénavant majorée à £ 20.

Fig. 5. — Vue de Mundies Farm, Wotton, Surrey, où Rousseau séjourna chez le colonel Charles Webb en mars 1766. (Photo J. T. May, Guildford, 1954.)

Ce fut en 1764, ainsi que je l'ai expliqué, que le colonel Charles Webb devint le locataire de Mundays[54], et il le resta jusqu'en 1771, l'année suivant celle de son mariage. Il se peut que Mrs. Webb ait trouvé la maison trop isolée. Pour les contributions d'impôts, la propriété de Mundays fut cotée en 1780 pour la somme de £ 3 10s. alors que la résidence de Wotton Place fut cotée £ 8 1s. Cela signifie que la propriété de Mundays était importante, mais on ne sait pas combien de la somme cotée est

[54] Fait attesté non seulement par le registre de la cour du manoir de Wotton, Surrey, mais aussi par le registre des recensements pour l'impôt foncier.

calculé sur la maison et combien sur les terres. Le recensement ne permet par conséquent pas de faire une comparaison directe entre les deux bâtiments.

Dans les plans cadastraux[55] de la paroisse de Wotton on peut suivre l'évolution du nom de Mundays. D'abord « Munday House » comme on l'a vu sur la carte de Rocque en 1768, on trouve « Monday Farm » sur la carte de l'*Ordnance Survey* de 1806-1810, et « Mundies Farm » dans l'édition de 1896, orthographe qui persiste aujourd'hui. Le changement de « House » en « Farm » signifie que le nouveau locataire n'était pas gentilhomme mais fermier.

Les anciennes cartes ne permettent de juger que très approximativement de la forme de la maison. Dans la carte de Rocque de 1768 qui est certainement contemporaine de l'état de la propriété à l'époque de la visite de Rousseau, on voit l'emplacement d'un bâtiment rectangulaire entouré de dépendances. Aujourd'hui Mundies Farm est une petite maison ancienne à un étage au-dessus du rez-de-chaussée, comportant une demi-douzaine de chambres au plafond bas. Il est évident que si c'est là la maison du colonel Webb, elle a subi des avaries au cours des temps. Elle accuse plusieurs aménagements et réparations de pauvre qualité. On pourrait peut-être croire que nous avons affaire à une des dépendances et que la vraie maison de Munday House a disparu ; mais les registres des archives du comté de Surrey et les papiers de la famille Evelyn[56] ne font pas mention d'une démolition ou d'un incendie qu'il faudrait supposer pour expliquer la disparition de la maison.

L'édition de la carte de l'*Ordnance Survey* de 1871 à l'échelle de 1 : 2500, la première sur laquelle on peut suivre avec confiance les dimensions des bâtiments, permet de reconnaître la maison d'aujourd'hui. Quant aux dépendances, elles furent anéanties au cours de la dernière guerre dans les conditions suivantes. L'isolement du site et le camouflage naturel fourni par les arbres des bois qui entourent la maison conduisirent les autorités militaires à y établir un dépôt de munitions. A la suite d'un incendie qui se déclara en 1942 dans les bois, les munitions sautèrent et détruisirent les bâtiments dans lesquels elles avaient été entreposées. Seule la maison de Mundies Farm subsista, quoique endommagée.

On se rappellera que dans plusieurs de ses lettres à Rousseau, Malthus répète qu'il ne pourra trouver dans son voisinage qu'une maison de fermier ou de paysan, que les chambres sont petites, et qu'il n'a encore rien trouvé qui le contente. Il est par conséquent probable que nous possédons avec Mundies Farm les restes de la maison où Rousseau séjourna et faillit s'établir. C'est pourquoi nous avons cru devoir en reproduire une photographie[57]. De toutes façons subsiste le site sur

[55] Renseignement aimablement fourni par Mr. R. A. Skelton du British Museum.

[56] Renseignement aimablement fourni par Major l'Honorable Sherman Stonor, gérant de la propriété de Wotton pour la famille Evelyn.

[57] Mr. Wilson Dickson du Collège des Pompiers à Wotton eut l'obligeance de faire photographier la maison.

lequel Rousseau jeta les yeux, « enchanté des beautés naturelles et solitaires de l'endroit ».

Les maisons de Mr. Joye et Mr. Constable.

Pour compléter l'étude des endroits visités par Rousseau lors de son excursion dans le comté de Surrey, il reste à repérer les maisons que Malthus mentionne dans sa lettre à Rousseau du 12 mars 1766 (2952) pour avoir attiré l'attention de Rousseau.

Sir John Evelyn, seigneur de Wotton, demeurait à Wotton Place déjà décrit. Mr. Joye, qui portait le prénom contradictoire de Jeremiah, fut l'agent financier de Sir Joshua Vanneck et possédait une propriété appelée avec raison « Lonesome Lodge » (« Loge solitaire ») dans le vallon de Tillingbourne, paroisse de Wotton, à environ 1 kilomètre à l'est de Munday House. Lonesome Lodge est indiqué en toutes lettres sur la carte de Rocque. La maison avait été bâtie en 1740 par Théodore Jacobsen, danois ou hollandais. Jeremiah Joye l'acheta en 1763. Vers 1830 la propriété passa entre les mains du duc de Norfolk qui fit démolir la maison et en construisit une autre[58]. Il ne reste par conséquent rien du bâtiment dont il était question pour Rousseau.

L'identification de Mr. Constable est plus difficile et n'est pas encore certaine. Les registres[59] des paroisses voisines de Wotton et d'Abinger contiennent les noms de Richard Constable et de sa femme Rebecca, mariés en l'église de Wotton en 1743 et demeurant à Abinger où les baptêmes de leurs nombreux enfants eurent lieu. On se rappellera que le pasteur d'Abinger était Richard Penneck auquel Hume s'était adressé pour trouver une maison pour Rousseau. Malheureusement il n'a pas été possible d'identifier la maison des Constable. Huit ans après le passage de Rousseau, en 1774, un William Constable est porté sur la liste des électeurs[60] pour la paroisse de Wotton, mais comme les deux villages ne sont séparés que de cinq cents mètres à peine, William appartenait sûrement à la même famille que Richard.

Il y avait une autre famille Constable dans la paroisse de Capel au sud-est de Wotton. Les registres des cours d'assises du comté de Surrey font mention d'un Michael Constable, fermier à Capel. La maison de Constable's Farm dans le hameau de Cold Harbour (« Cole Harbour » sur la carte de Rocque) est située à environ 3 kilomètres de Munday House. Les Constable de Capel faisaient partie de la secte des quakers, et pour cette raison il est peu probable qu'ils se fussent accommodés aux idées hétérodoxes de Rousseau.

[58] Ces renseignements proviennent de l'*Abinger Monthly Record*, vol. 2, 1890, p. 12 ; et de Manning, *loc. cit.*

[59] *Surrey Record Society : Register of the Parishes of Wotton, Abinger*, etc.

[60] *The Poll for Knights of the Shire for the County of Surrey 20 & 21 October 1774.* Guildford, 1774.

Une tradition apocryphe.

Une curieuse mention du séjour de Rousseau dans le comté de Surrey a été publiée[61] par William John Evelyn, propriétaire de Wotton Place, en 1889 à propos d'un extrait du journal de William Bray. A la date du 23 juillet 1759 ce journal manuscrit porte les mots suivants : « ...allé dîner à [l'auberge de Wotton] Hatch : présents Mr. [Frederick]E[velyn], Mr. Godschall, Mr. Bridges, Mr. Steere, Mr. Car [= Kerr], Mr. Spence... » Au nom de Mr. Spence, William John Evelyn a posé une apostrophe renvoyant à une note qui lui a été fournie par Mr. Reginald Bray, petit-fils de William Bray auteur du journal. La note est conçue comme suit : « Mr. Spence qui demeura à Parkhurst où Rousseau fut son hôte pendant quelque temps. » Parkhurst se trouve dans la paroisse d'Abinger, à 1 kilomètre au sud de Munday House. Cette maison n'est pas nommée sur la carte de Rocque, mais son emplacement est marqué en face de l'i de « Abb*i*nger Common. »

William John Evelyn continue : « Je me rappelle très bien qu'après que feu Mr. [Reginald] Bray m'eût transmis une copie de ces extraits, je m'entretins avec lui au sujet de sa note concernant Rousseau, et il m'affirma qu'il tenait le fait de son grand-père [William Bray]. Il ajouta sur la foi de son grand-père une anecdote sur Rousseau. Celui-ci en se promenant un jour près de l'église d'Abinger, aurait eu peur à la vue du pasteur qu'il prétendait être un émissaire du gouvernement britannique, déguisé en ecclésiastique et chargé de l'épier et de le tourmenter dans son exil. »

Nous sommes ici en présence d'une légende brodée après coup. William Bray est mort en 1832 âgé de 96 ans. Il en avait 30 quand Rousseau vint à Wotton. Le pasteur d'Abinger était Richard Penneck dont Rousseau n'avait nullement peur. Dans cette légende il joue le rôle du jeune Tronchin et le gouvernement britannique a remplacé celui de Genève. Nulle part dans la correspondance de Rousseau avec Hume et avec Malthus il n'est question de John Spence. Ce ne fut pas « quelque temps » que Rousseau passa à Wotton mais au plus deux jours. Enfin, ce qui achève de démontrer le caractère factice de cette légende c'est la continuation du récit de William John Evelyn. Il poursuit : « Dans le bois à l'ouest du jardin de Wotton Place se trouve un sentier qui de mémoire d'homme a toujours porté le nom de « promenade de Rousseau ». On distingue ce sentier au fond et à droite de la gravure de Wotton Place. Il est aujourd'hui recouvert de fourrés. Prêtant foi à cette histoire Willam John Evelyn a érigé une statue[62] en l'honneur de Rousseau en bordure à ce sentier. Elle représente une jeune femme montée sur un piédestal sur lequel est écrit « Rousseau's Walk Wotton

[61] W. J. Evelyn : « J. J. Rousseau at Abinger », *Abinger Monthly Record*, vol. 1, 1889, pp. 56, 70.

[62] Cette statue, complètement oubliée, fut repérée par Miss Maria Skramovsky. Mr. Wilson Dickson du Collège des Pompiers eut l'obligeance de faire photographier la statue.

Fig. 6. — Statue érigée en l'honneur de Rousseau dans le parc de Wotton Place, Surrey.
(Photo J. T. May, Guildford, 1954.)

Surrey » ; c'est-à-dire, « Promenade de Rousseau. » Nous en reproduisons une photographie. Pour en finir avec ces fantaisies, il faut ajouter qu'une avenue d'ifs, du jardin de Parkhurst, porte, elle aussi, le nom de « Promenade de Rousseau »[63].

Par malheur, ces légendes ont passé en entier dans le volume consacré au comté de Surrey de la *Victoria County History*, où elles continueront sans doute à perpétuer le nom de Rousseau, mais aussi à éconduire les lecteurs anglais. Même le cocher de la famille Evelyn, actuellement en retraite, tient fermement à la légende et prétend que c'est à Wotton Place même que Rousseau séjourna.

La durée du voyage.

La lettre de Lucadou et Drake à Rousseau du 5 mars 1766 (2950) mentionne une lettre de Rousseau adressée à un destinataire de la région de Dorking que Courtois a identifié avec Malthus. C'est possible, mais il se peut également que le destinataire fût le colonel Webb chez qui Rousseau allait passer deux jours. De toute façon, la lettre pour Dorking est du 3 mars, comme la lettre adressée à Rey à Amsterdam (2949).

Il y a deux raisons pour lesquelles Rousseau ne put se décider avant le 3 mars à entreprendre son excursion dans le comté de Surrey : premièrement il avait perdu son chien le 1er mars et ne le retrouva probablement que le 3 ; et deuxièmement il n'apprit que le 2 que sa malle avait été retrouvée à la douane. Elle ne put lui avoir été livrée avant le 3 ou le 4. Il est par conséquent peu probable que Rousseau entreprit son petit voyage avant le 5 mars au plus tôt.

Combien de temps dura l'excursion? Hume parla de deux jours passés chez le colonel Webb. Faut-il lire deux nuits? En comptant le temps nécessaire pour faire le trajet de Chiswick à Londres (mettons 1 heure), de Londres à Dorking (3 heures) et de Dorking à Munday House ($^1/_2$ heure), il est difficile de s'imaginer que le voyage put se faire par les moyens de transport disponibles et sur des routes de pauvre qualité à la fin de l'hiver en moins de 5 heures[64]. Le temps de reconnaître le site de Munday House et de visiter les maisons de Sir John Evelyn, de Mr. Joye et de Mr. Constable aura exigé au moins un jour. On sait qu'au lieu de passer la nuit chez Malthus, Rousseau est reparti le même soir. Il eût été difficile d'accomplir tout cela en moins de trois jours. La lettre de Malthus regrettant que Rousseau se fut décidé à ne pas

[63] *Abinger Monthly Record*, vol. 3, 1892, p. 319.

[64] Selon l'ouvrage de Daniel Patterson, *Roads in Great Britain*, London, 1771, qui permet de suivre les routes alors disponibles, la distance entre Chiswick et Londres peut être calculée à six milles, soit 10 kilomètres ; entre Londres et Dorking par Newington, Morden, Ewell, Epsom et Leatherhead, 24 ½ milles, soit 40 kilomètres ; entre Dorking et Wotton 4 milles, soit 7 kilomètres. Pour le trajet entier entre Chiswick et Munday House il faut compter environ 60 kilomètres.

venir est du 12 mars 1766. Rousseau lui aurait donc écrit le 10. En admettant qu'il soit rentré à Chiswick le 9, et sûrement très tard, les trois jours de l'excursion se placeraient les 7, 8 et 9 mars 1766.

Lady Holland, la duchesse de Leinster et Rousseau.

A une époque indéterminée de son séjour en Angleterre, Rousseau faillit recevoir une invitation de la marquise de Kildare à servir de précepteur à son fils. Lady Emily Lennox, fille du duc de Richmond, successivement comtesse et marquise de Kildare, puis duchesse de Leinster, conservait un engouement pour Rousseau qui datait de la publication de l'*Emile*. Ce fut sa sœur Catherine, Lady Holland, qui attira son attention là-dessus. Le 8 août 1762 Lady Holland lui écrivit [65] : « Je viens de finir l'ouvrage de Rousseau *L'Education* ; il contient plus de paradoxes et d'absurdités mais aussi plus de belles pensées que dans n'importe quel livre d'autres auteurs que j'aie jamais lu. La première partie du troisième tome traite de la religion, ce pour quoi il est exilé de France et son livre brûlé à Genève. Ses principes me paraissent tenir entre le déisme et l'arianisme, cependant ils ne sont pas posés de façon dogmatique mais modestement avec humilité, et sans offenser le moins du monde à mon point de vue, quoiqu'on fasse beaucoup de bruit là-dessus ; on en fait même tant que je préférai ne pas lire cette partie avec la même attention que le reste du livre et ne fis que l'effleurer. Mais en vérité, d'après ce que j'en peux juger, il ne mérite nullement d'être si violemment injurié ni son caractère avili comme celui d'un homme qui voudrait détruire toute la religion et les principes. Je vous engage à le lire ; je suis certaine que vous l'aimerez. »

Le 28 septembre 1762 Lady Holland reprend à sa sœur : « Le cher petit Harry est un enfant charmant à avoir ici ; il travaille vraiment fort toute la journée en plein air, ce qui est très sain et en complet accord avec le système de M. Rousseau ; il mange beaucoup de poisson et est enchanté du matin au soir. Le soir nous nous écartons un peu du système de M. Rousseau, car il lit des contes de fées et étudie la géographie... » Et Lady Holland demande : « Avez-vous reçu le livre de Rousseau ? » Le 9 novembre 1762 elle relance sa sœur : « Avez-vous lu Rousseau ? Mrs. Greville l'aime beaucoup. » Le 15 novembre : « Il y a certainement une petite difficulté à mettre en pratique son système d'éducation ; à savoir, c'est impossible. Il y a aussi plusieurs contradictions dans son livre mais c'est énormement joli. » Le 7 décembre : « Je pense que vous êtes maintenant occupée à lire le livre de Rousseau ; j'espère qu'il vous fait plaisir. J'en suis ravie, mais je me demande comment un livre qui part d'un principe que je crois faux, c'est-à-dire la possibilité du bonheur dans ce

[65] *Correspondence of Emily Duchess of Leinster*, edited by Brian Fitzgerald, Dublin, 1949.

monde, et si rempli d'absurdités et de paradoxes, puisse tant me plaire. Horace Walpole dit que c'est le plus beau morceau d'éloquence qu'il ait jamais lu, et le premier ouvrage qui lui donnât l'idée que l'éloquence française existât. Mrs. Greville l'admire, mais elle et plusieurs autres n'aiment pas ce qu'il dit des femmes, ni ses notions sur elles ; notre sexe est tellement peu incliné à abandonner le jeu de faire de l'esprit, d'être *politicieux*, joueuses, et grandes dames, et d'admettre qu'une femme brille le plus dans son ménage. Plusieurs disent que la première partie du livre est puérile et sans importance ; là aussi notre vanité se manifeste ; nous nous croyons abaissées par tant d'attention à notre enfance. Je préfère surtout le premier et le quatrième volume ; j'aime le moins le troisième quoique je ne croie pas qu'il soit aussi vicieux qu'on le dit. J'estime que la critique que j'ai faite en premier lieu est la grande faute, car l'expérience de tous les jours doit nous convaincre que cet état ici-bas n'est pas celui du bonheur. »

Le 24 février 1766, Lady Holland témoigne de moins d'enthousiasme pour l'auteur : « J'ai appris que Rousseau refuse de se rendre dans les maisons d'autrui, et par conséquent je n'ai pas essayé de le voir. A vrai dire, depuis que j'ai habité Paris ma curiosité pour les savants a beaucoup diminué ; on les rencontre partout et chez tout le monde. Mais il est si singulier que si j'étais en verve et si j'en avais le loisir j'aimerais le voir. »

La duchesse de Leinster, par contre, conservait son enthousiasme pour Rousseau, et comme il était question d'un précepteur pour son fils aîné elle songea sérieusement à l'inviter [66] et à lui offrir « une élégante demeure retirée s'il acceptait de pourvoir à l'éducation de ses enfants ». Les amis de la duchesse furent consternés, et Mrs. Delany rappela à la sagesse en faisant observer à Lady Andover, le 4 septembre 1766, que « Rousseau est un génie et une curiosité, et ses ouvrages sont très savants, ainsi que je l'apprends ; mais pour les esprits jeunes et non encore formés je le crois dangereux car sous la guise et l'apparat de la vertu il professe des opinions très fausses et hétérodoxes. J'avoue que je diffère beaucoup de Mylady et je préférerais de beaucoup confier les enfants à une personne carrément honnête. »

Il ne fut plus question d'inviter Rousseau à devenir le précepteur des enfants du duc de Leinster.

La querelle.

Le 12 mai 1766 Rousseau écrivit au général Conway une lettre refusant d'accepter la pension du roi d'Angleterre aux conditions qui lui étaient offertes : lettre

[66] Brian FITZGERALD, *Emily Duchess of Leinster*, London, 1949, p. 117 ; et *Autobiography and Correspondence of Mary Granville, Mrs. Delany*, edited by Lady Llanover, Second series, London, 1862.

que Conway et Hume ne purent comprendre. Rousseau s'y disait affligé à tel point qu'il ne pouvait se fier à l'usage de sa raison. En même temps, Hume reçut un mot de Richard Davenport disant que Rousseau se portait à merveille. Mystifié, Hume écrivit à Rousseau le 17 mai 1766 pour lui demander des éclaircissements sur ses motifs incompréhensibles (3029 : 323), et par le même courrier une lettre à Davenport qui est restée inconnue jusqu'à ces derniers temps[67]. On y constatera de la stupeur, du dépit, et un brin de colère de la part de Hume qui commence à se douter que Rousseau s'écarte de la vérité. Il conserve néanmoins pour lui de l'indulgence.

[*David Hume à Richard Davenport*]

« Lisle-Street, Leicester Fields
17 mai, 1766

Cher Monsieur,

Il est très étrange qu'au moment même où M. Rousseau vous paraît de si bonne humeur, il se décrit au général Conway comme accablé de la plus profonde affliction par un malheur des plus imprévus : il dit même que la profondeur de son chagrin le prive pour le moment de l'usage de sa raison. Vous trouverez sans doute le cas d'autant plus remarquable si je vous dis qu'il a refusé la pension du roi bien qu'il m'ait permis de la toucher pour lui, qu'il a autorisé M. Conway de la solliciter, qu'il a demandé à Milord Maréchal la permission de l'accepter, et qu'il m'a autorisé à faire part à M. Conway de son consentement. Et quoique dans toute cette affaire il paraît avoir éconduit le roi, M. Conway, Milord Maréchal, et surtout moi-même, il ne fournit aucune excuse pour sa conduite et ne m'écrit même pas un mot là-dessus. A tel point est-il singulier et bizarre dans ses caprices. Mais il faut que nous respections sa volonté de faire ce qu'il veut, et comme il n'a jamais traité ce sujet avec vous il ne vous sera pas possible de l'entamer. Ci-inclus je vous transmets une lettre qui m'a été adressée par Monsieur Peyrou, son grand ami à Neuchâtel, qui paraît être un homme de mérite. Vous y constaterez que M. Rousseau est entièrement satisfait de l'accueil que vous lui avez fait. Je ne manquerai pas de profiter de l'aimable invitation dont vous m'avez honoré.

Je suis, cher Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

David Hume. »

P.S. J'ai écrit à M. Rousseau par le même courrier sous le même couvert. »

[67] Cette lettre est publiée dans *New Letters of David Hume*, edited by Raymond Klibansky and Ernest C. Mossner, Oxford, 1955, p. 133. Cet ouvrage contient plusieurs pièces inédites, lettres de Hume à d'Alembert et de Davenport à Hume, et fournit par conséquent des renseignements indispensables sur l'affaire.

N'ayant toujours rien reçu de Rousseau, Hume lui écrivit de nouveau le 19 juin (3046 : 328) et offrit de rouvrir avec le roi la question de la pension sur un plan public. Rousseau répondit par sa lettre du 23 juin (3050) dans laquelle il accuse Hume d'avoir voulu le déshonorer. Hume réagit aussitôt par sa lettre du 26 juin (3054 : 333) exigeant une explication. Par le même courrier Hume envoya à Davenport (331, 332) un mot pour le prier d'observer l'effet de sa lettre sur Rousseau. Très courroucé, Hume y traite Rousseau d'ingrat, de fou et de menteur. Le 4 juillet dans une nouvelle lettre à Davenport (335) Hume dit s'être rendu compte que Rousseau était malicieux. Le 8 juillet Hume relança Davenport encore une fois (3066) et accusa Rousseau d'avoir cherché une occasion de refuser la pension du roi avec ostentation dès le début de l'affaire. Deux jours plus tard, Rousseau faisait partir sa terrible lettre du 10 juillet (3068).

Ce long mémoire de Rousseau fournit plus de la moitié du texte de l'*Exposé succinct* que Hume rédigea le 1er août sur cette querelle. Dans sa lettre du 29 août 1766 (349) à Mme de Barbentane, Hume raconte que « le roi et la reine d'Angleterre ont exprimé le vif désir de voir ces papiers, et je fus obligé de les leur soumettre. Ils les lurent avec empressement et en éprouvent les mêmes sentiments que tout le monde. L'opinion du roi me confirme dans ma résolution de ne pas donner ces papiers au public à moins d'y être contraint par quelque attaque de la part de mon adversaire qui, par conséquent, fera sagement de s'en abstenir. »

A la Bibliothèque royale du château de Windsor, j'ai consulté ce document [68], soigneusement écrit sur parchemin par un copiste et portant en marge les notes de Hume. Le texte doit être conforme à celui qui fut envoyé à Trudaine de Montigny à Paris pour d'Alembert, retouché par celui-ci, traduit en français par Suard, et publié sous le titre d'*Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau.* C'est d'après cette traduction que l'édition anglaise *A concise and genuine Account of the Dispute between Mr. Hume and Mr. Rousseau* fut retraduite en anglais. Il s'ensuit que le texte du manuscrit de Windsor et celui de l'édition anglaise diffèrent tout en conservant fidèlement le même sens. Il n'y aurait par conséquent aucun avantage à relever les variantes de ces textes. Par contre, les variantes dans les notes sont intéressantes. Dans l'édition anglaise imprimée, les 32 notes marginales du manuscrit de Windsor sont représentées par 25 notes en bas de page où Hume conteste les allégations de Rousseau, quelquefois avec ironie, mais sans le qualifier carrément de menteur.

Il est évident que les notes de l'édition anglaise ont le même sens général que les notes du manuscrit de Windsor (à part celles qui ont été omises). Ce fut à Paris que ces notes furent refaites et que leur caractère dur fut tempéré par celui d'ironie selon la formule de Morellet : « affaiblir à dessein toutes les expressions par lesquelles vous

[68] Je désire exprimer ma reconnaissance à Sir Owen Morshead, Bibliothécaire de Sa Majesté la Reine, pour m'avoir permis de consulter ce manuscrit.

relèverez les faussetés » de Rousseau. Dans sa lettre à Strahan du 4 novembre 1766 (356) Hume lui commande de ne pas suivre l'édition de Paris mais de rétablir le texte et les notes d'après le manuscrit qu'il lui avait envoyé. Le 25 novembre (364) Hume s'insurgea contre la négligence de Strahan qui en dépit de ses ordres avait complètement négligé d'en tenir compte. Il est par conséquent difficile de débrouiller l'origine des variantes des notes dans le manuscrit de Windsor et dans l'édition anglaise. De toutes façons, les notes du manuscrit de Windsor permettent de saisir sur le vif la réaction de Hume à la longue lettre de Rousseau du 10 juillet et d'apprécier le degré de sa colère. Je ne ferai pas le relevé intégral de ces notes mais me bornerai à en indiquer les différences les plus importantes.

Dès la quatrième ligne de la lettre de Rousseau où celui-ci dit qu'il n'a tenu qu'à Hume d'avoir eu l'explication qu'il exigeait (« Vous n'en voulûtes point alors, je me tus »), Hume avait marqué une note supprimée dans l'édition anglaise :

« Premier mensonge. M. Rousseau ne m'a jamais donné la moindre raison de lui demander une explication. Si jamais il entretint de ces soupçons noirs et absurdes dont cette lettre est si remplie, il les tint toujours cachés tant que nous vécûmes ensemble. »

La note : « il s'agit ici de M. Jean Stewart » débute dans le manuscrit par les mots : « Deuxième mensonge, à démontrer comme tel par M. Rousseau lui-même. » Elle finit : « La personne visée [frère de M. Stewart] ici est la plus inoffensive du monde. Voici donc le troisième mensonge. »

Dans la note qui fait observer que ce fut Rousseau qui commença le jeu des politesses exagérées, et après avoir nié que Rousseau se fût jamais plaint des siennes, Hume ajoutait : « Voici donc un mensonge dont je ne tiendrai pas compte. »

A la fin de la note de Rousseau sur la « manœuvre de lettre », Hume commentait : « Ces soupçons infâmes reposent sur une base tellement stupide que chaque circonstance dans cette histoire peut être ou vraie ou fausse sans tirer à aucune conséquence. »

Aux mots de Rousseau : « Non, non, David Hume n'est pas un traître », Hume ajouta dans le manuscrit « Ceci est le quatrième mensonge, le plus étudié et le plus prémédité de tous. Voyez ma dernière lettre à Rousseau. »

« Cinquième mensonge » précède la note : « Ma réponse à cela est dans la lettre même de M. Rousseau du 22 mars. »

Aux mots de Rousseau : « Je suis tenté de vous croire un traître, et qu'il n'a pas la curiosité de demander sur quoi », Hume commentait : « Répétition du quatrième mensonge et par conséquent équivalent à un sixième. »

« Septième mensonge » précède la note : « Je n'ai eu qu'un seul tête-à-tête avec sa gouvernante. »

Aux mots de Rousseau : « Je me rappelai alors quatre mots effrayants de M. Hume que je rapporterai ci-après », Hume commentait : « Ceci est la mise en scène pour son douzième mensonge : mais nous lui serons indulgents et ne le lui compterons pas à part. »

« Huitième mensonge » précède la note : « Il y a environ quatre mois que M. Becker, Libraire, dit à M. Rousseau que c'était une maladie survenue au traducteur qui avait retardé cette publication [des Lettres de Du Peyrou]. »

Aux mots de Rousseau : « de M. d'Alembert ou de son prête-nom, M. Walpole », Hume ajoutait : « M. Walpole m'assure qu'il ne fut jamais plus d'une fois dans la compagnie de M. d'Alembert et qu'il n'a pas échangé trois mots avec lui de sa vie. »

Aux mots de Rousseau : « me rendre le plus vil de tous les hommes en devenant volontairement l'obligé de celui dont j'étais trahi», Hume commentait: «Il paraît cependant que les seules preuves de ma trahison sont ma mine malchanceuse et la publication de la Lettre du Roi de Prusse par l'imprimeur du *London Chronicle.* »

« Dixième mensonge », précède la note « Je n'étois pas présent lorsque M. Rousseau reçut son cousin. »

Aux mots de Rousseau : « il avait éludé l'explication lui-même », Hume commentait : « Onzième mensonge, constituant une répétition du quatrième. »

Aux mots de Rousseau : « il ne me fallut qu'un moment pour me remettre et rire de ma terreur», Hume commentait: «sans scrupules je peux qualifier ceci de douzième mensonge, et il est retentissant. »

Enfin aux mots de Rousseau : « en réponse au soupçon d'être un traître », Hume commentait: «Encore une répétition du quatrième mensonge, mais nous lui en ferons également cadeau. Cependant cette lettre fut scellée avec la devise habituelle de M. Rousseau : *Vitam impendere vero.* Je demande, a-t-on jamais vu un homme qui prétendît à une vertu supérieure et qui fût tout bonnement honnête? »

Madame de Boufflers, Adam Smith, et Turgot avaient vu juste quand ils donnèrent à Hume leur avis que la lettre de Rousseau à Conway du 12 mai 1766 ne signifiait pas un refus de la pension tant qu'elle demeurait secrète, mais un refus d'accepter un bienfait des mains de Hume : « La fausse interprétation que vous avez donnée vous et Mr. Conway à la lettre écrite à celuy cy luy a paru une demonstration de vos trahisons » (Turgot : 27 juillet 1766). Une lettre de Davenport à Hume récemment publiée aurait dû avertir Hume, mais ni lui, ni Davenport, ni Conway ne surent percer l'énigme. Cette lettre est d'une telle importance qu'elle vaut la peine d'être citée en traduction :

[*Richard Davenport à David Hume*] [69]

[Davenport, 6 juillet 1766]

« Cher Monsieur,

Je suis allé à Wotton mardi dernier et je me suis longuement entretenu avec Mr. Rousseau au sujet de vos dernières lettres. Je lui ai remis entre les mains la lettre que vous lui avez adressée et qu'il n'avait pas encore lue ; je lui ai montré celles que j'ai reçues de vous, et j'ai insisté le plus sérieusement possible pour qu'il vous donnât une réponse à toutes vos questions, ce que vous étiez indiscutablement en droit d'exiger et qu'il ne pouvait avoir de prétexte quel qu'il soit pour refuser. Il parut beaucoup se trémousser. Cependant il me raconta une longue histoire de toute cette affaire. Je lui dis que comme je ne comprenais que très imparfaitement le français je pourrais facilement représenter les choses faussement, et par conséquent je le priai de consigner son récit par écrit.

Avant qu'il ne commençât son exposé je ne pus m'empêcher de lui parler longuement au sujet de la pension, et je lui exprimai mon étonnement de ce qu'il ait même eu l'idée de refuser une faveur du plus grand roi du monde. A ma stupéfaction il me répondit directement qu'il n'avait jamais refusé, ni rien fait de semblable, et parla avec le plus grand respect et vénération de Sa Majesté et avec toutes les marques de reconnaissance envers le général Conway, &c. Comme vous pouvez l'imaginer mon étonnement augmenta. Il commença alors son histoire, mais je la laisse entièrement à sa plume comme il m'a promis fidèlement de le faire. Il me fait beaucoup de peine. Il est mal à l'aise, chagriné tout le temps et a très mauvaise mine. C'est chose presque impossible de concevoir la bizarrerie de son extrême sensibilité, d'où je conclus que quand il est coupable d'une faute, ses nerfs sont plus à blâmer que son cœur. Des choses le vexent à un degré extrême qui n'auraient aucun effet sur une âme aussi terne que la mienne. Bref, je vois que son mal est la jalousie : il croit que vous aimez quelques savants hommes qu'il compte malheureusement parmi ses ennemis.

Cela me donnera la plus grande satisfaction d'apprendre que vous avez reçu une réponse staisfaisante et que tout est de nouveau en ordre.

Je suis, cher Monsieur, votre très obéissant et humble serviteur

Rich. Davenport. »

La fameuse lettre de Rousseau du 10 juillet démontre combien Davenport faisait erreur en espérant que tout allait bientôt rentrer dans l'ordre.

Ce qu'il y a de tellement tragique dans cette affaire ce n'est ni l'ineptie des soupçons de Rousseau ni l'impatience et la mauvaise humeur de Hume, mais le fait que

[69] *New Letters of David Hume*, edited by R. Klibansky & E. C. Mossner, Oxford, 1955, p. 215.

les deux principaux acteurs dans ce drame étaient acculés à une situation dont ils ne pouvaient sortir sans fracas.

Malheureusement Hume ne s'était pas seulement trompé ; il s'était emporté et avait communiqué les motifs de sa colère à plusieurs de ses amis. C'est grand dommage qu'il ne se fut pas inspiré de la sagesse de Turgot qui lui écrivait : « Ce qu'il y a de fâcheux c'est qu'une légère erreur jointe à l'indignation la plus juste vous ait mis dans le cas de rendre cette affaire publique dès le premier moment. Par là les soupçons de Rousseau qu'il eût été d'abord facile de détruire seront confirmés dans sa tête et il n'en reviendra peut-être jamais. » Hume avait fait précisément ce que Rousseau, suivant son pauvre système, était arrivé à s'imaginer que Hume avait toujours eu l'intention de faire. « Son ingratitude envers vous est réelle », disait encore Turgot, « mais elle n'est point préméditée. » De même aurait-on pu dire à Rousseau après le 10 juillet au sujet de Hume : « son hostilité envers vous est réelle, mais elle n'est point préméditée ».

Comme les agisssements de Hume fournirent après coup à Rousseau la preuve du bien-fondé de ses soupçons, sa lettre à Guy du 2 août 1766 (3088) mit le feu à la traînée de poudre en défiant Hume de publier son exposé « à moins d'énormes falsifications ». Rien ne put désormais empêcher la publication de l'*Exposé succinct*. Pareil à une tragédie d'Eschyle, le drame de ces deux hommes alla fatalement son cours, s'envenimant et grossissant comme une boule de neige. Il était impossible que Hume pût voir en Rousseau autre chose qu'un vulgaire petit menteur doublé d'un monstre d'ingratitude. Et chaque pas que faisait Hume ne pouvait manquer de fournir à Rousseau la certitude que Hume était un traître allié à Voltaire, d'Alembert et tous les autres pour le déshonorer.

La lettre de Rousseau au Lord Chancelier.

La *Correspondance générale* de Rousseau contient sous le numéro 3344 une lettre datée de Spalding le 5 mai, adressée à un destinataire non spécifié mais identifié avec raison par Dufour avec le Lord Chancelier d'Angleterre, Lord Camden. Rousseau y demandait un guide pour le conduire à Douvres et réclamait la protection du « premier ministre des Loix » contre les dangers dont il se croyait menacé.

L'authenticité de cette lettre est contestée par Pierre-Paul Plan pour les raisons suivantes : son texte n'est connu que par un manuscrit non autographe retrouvé parmi les papiers de d'Alembert ; Hume savait que Rousseau avait passé par Spalding et il fait allusion à cette lettre dans sa correspondance. Donc, conclut M. Plan, « Je me demande si la présente lettre n'a pas été fabriquée par Hume ». Et comme les journaux du mois de mai 1767 signalèrent que Rousseau avait écrit au Lord Chancelier, M. Plan continue « rien ne prouve que ces papiers n'ont pas été inspirés par

Hume. » Si, et j'en donnerai ici la preuve. Il est évident que si M. Plan croyait qu'il avait publié une traduction fidèle de la lettre de Hume à Mme de Barbentane du 16 février 1766 (2935), rien ne l'empêchait de traiter Hume de falsificateur.

Il est très regrettable que l'original autographe de cette lettre soit perdu ; elle n'est conservée ni aux archives de la Chambre des Lords, [70] ni dans celles du marquis Camden [71]. Les mémoires [72] de Lord Charlemont permettent cependant de dissiper ces soupçons et de résoudre ce problème, car il a vu de ses propres yeux dans les mains du général Conway une lettre qui doit avoir été celle en question. Il est par conséquent nécessaire de traduire un passage des mémoires de Lord Charlemont où il parle de Rousseau :

« Je ne mentionnerai qu'un fait, dont je suis en mesure de garantir la vérité et qui, à lui seul, suffit pour donner une idée de l'excentricité étonnante de cet homme singulier. Quand Rousseau, après s'être pris de querelle avec Hume et tous ses amis anglais, se décida à s'enfuir en France comme il l'exprimait, il s'arrêta dans un village entre Londres et Douvres et écrivit de là au général Conway, alors secrétaire d'Etat, lui disant que quoiqu'il y soit arrivé sain et sauf, il savait très bien que sur le restant de sa route, il serait tellement exposé aux menaces de ses ennemis inexorables qu'il ne s'en échapperait pas sans protection. Il réclamait par conséquent solennellement la protection du roi et demandait qu'on lui envoyât sur-le-champ une estafette de cavalerie pour l'escorter jusqu'à Douvres. Le général Conway me montra cette lettre ainsi que sa réponse dans laquelle il assura à Rousseau que les postillons fournissaient une protection suffisante partout dans le royaume. »

Ce passage est des plus intéressants et pose plusieurs problèmes. En premier lieu, Lord Charlemont y faisait-il allusion à la même lettre que le numéro 3344 ? Il y a le problème du destinataire. Dufour s'était décidé pour le lord chancelier Lord Camden parce que Hume écrivit à ses amis Hugh Blair, Turgot et Adam Smith que le lord chancelier avait reçu une missive de Rousseau (384, 385, 401). On remarquera en passant que Hume ne se serait pas permis de parler de la sorte à ses amis, personnages aussi marquants que Hugh Blair, Turgot et Adam Smith si la lettre au lord chancelier avait été un faux fabriqué par lui-même. A Adam Smith, Hume précisa (407) que Rousseau s'était adressé au premier magistrat du royaume, donc au lord chancelier, pour lui demander un « guard ». On voit facilement dans ce mot l'évolution du mot français « guide », réclamé dans la lettre en question. « Guard » en anglais ne signifie pas seulement garde militaire mais conducteur de diligence. Hume

[70] Renseignement aimablement communiqué par Mr. Victor Goodman, huissier de la Chambre des Lords.

[71] Renseignement aimablement communiqué par le marquis Camden.

[72] *Memoirs of the political and private life of James Caulfield Earl of Charlemont*, edited by Francis Hardy, London, 1812, vol. 1, p. 231.

donna aussi la réponse que le lord chancelier fit envoyer par son secrétaire : à savoir que le premier postillon venu assurerait une protection tout aussi efficace que celle que le chancelier pût donner.

Il est évident que ce que raconte Hume s'accorde parfaitement avec les pièces que Lord Charlemont vit entre les mains du général Conway. Est-il possible que en plus de sa lettre au lord chancelier, Rousseau en écrivit une autre, de Spalding, au général Conway? C'est peu probable ; Rousseau lui écrivit une longue lettre de Douvres quinze jours plus tard (3350) où il n'est pas question d'une lettre précédente, mais il était alors dans un tel état d'affolement qu'on ne peut rien en conclure sur ce point. De toutes façons, que la lettre 3344 ait été véritablement adressée au lord chancelier, que celui-ci y répondît ou la passât au secrétaire d'Etat Conway pour y répondre, ou que Rousseau ait écrit également au général Conway, l'identité des sentiments contenus dans la lettre 3344 et dans celle que Lord Charlemont vit entre les mains du général Conway, suffirait pour prouver l'authenticité de la pièce numéro 3344. Une lettre [73] de Hume à Davenport, du 28 mai 1767, récemment éditée par MM. Klibansky et Mossner achève de la garantir. Il y dit en post-scriptum : « Mr. Fitzherbert a tenu dans la main la lettre de Rousseau au Chancelier ». Il est évident que cette lettre et sa teneur firent sensation, et que plusieurs personnes qui s'étaient intéressées à Rousseau eurent de la peine à en croire leurs yeux [74].

Deux portraits inédits de Rousseau.

Le portrait de Rousseau qu'Allan Ramsay fit pour Hume est conservé à la Galerie Nationale Ecossaise de Portraits à Edimbourg. Ce portrait que je citerai comme le numéro 1 est bien connu, mais Ramsay en exécuta deux autres qui ne le sont pas. Hippolyte Buffenoir les a mentionnés mais je ne sache pas qu'ils aient jamais été reproduits. Ils sont conservés par le descendant de Richard Davenport, le lieutenant-colonel W. H. Bromley-Davenport, membre du parlement, que je remercie vivement pour l'aimable autorisation de les reproduire.

L'histoire d'un de ces deux portraits, que j'appellerai le numéro 2, est connue et citée par Buffenoir. Après le départ de Rousseau, Davenport commanda à Ram-

[73] *New Letters of David Hume*, edited by R. Klibansky & E. C. Mossner, Oxford, 1955, p. 172.

[74] Une allusion à la lettre de Rousseau au chancelier se trouve aussi dans la correspondance du poète Thomas Gray, mais comme il est possible que Gray ait eu connaissance de la lettre par les journaux où elle fut imprimée le 20 mai, cette allusion n'a pas la force du témoignage des mémoires de Lord Charlemont ni celle de la constatation *de visu* par Mr. Fitzherbert. Gray écrivit le 28 mai 1767 à son ami James Brown : « Comme vous le voyez, Rousseau est parti. J'ai lu sa lettre expédiée de Spalding au lord chancelier et j'apprends qu'il en a écrit une autre très longue à Mr. Conway le suppliant de ne pas le détenir ici. » *(Correspondence of Thomas Gray*, Oxford, 1935.)

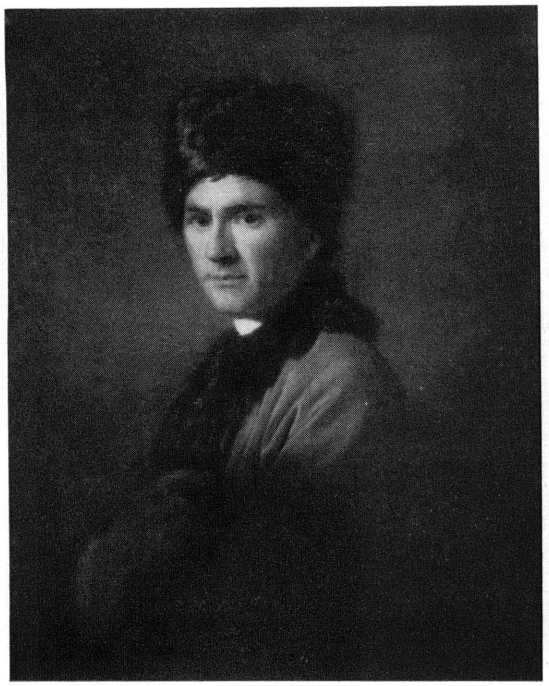

Fig. 7. — Portrait n° 1 de Rousseau par Allan Ramsay exécuté en mars 1766. (Reproduit avec l'autorisation du National Gallery of Scotland. Photo Annan, Glasgow).

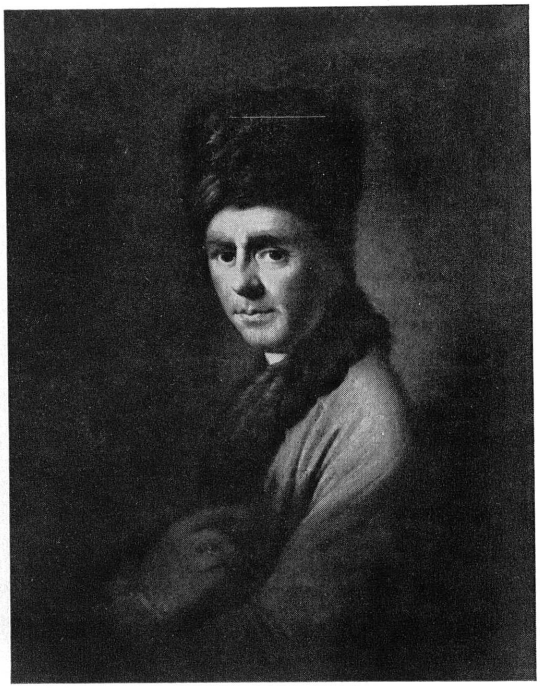

Fig. 8. — Portrait n° 2 de Rousseau, en habit gris-vert, par Allan Ramsay, exécuté en juin 1767. (Reproduit avec l'autorisation du lieutenant-colonel W. H. Bromley Davenport).

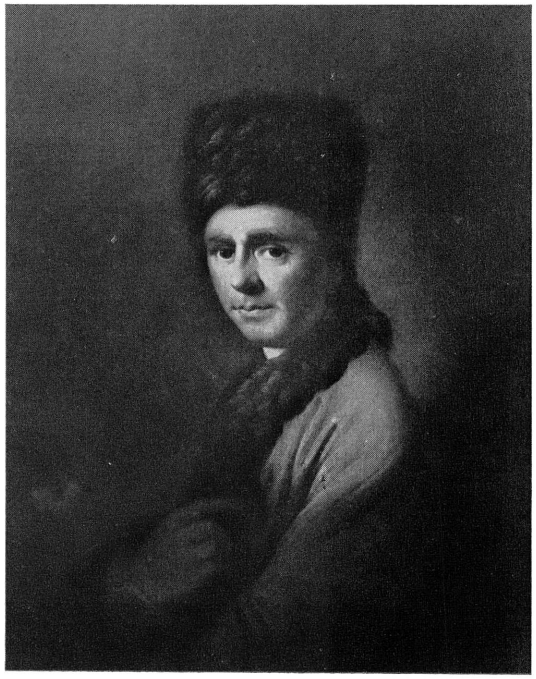

Fig. 9. — Portrait n° 3 de Rousseau, en habit brun-rose, attribué à Allan Ramsay. (Reproduit avec l'autorisation du lieutenant-colonel W. H. Bromley Davenport).

say une reproduction du portrait. Dans sa lettre à Davenport du 16 juin 1767 Ramsay annonce que la toile a déjà été expédiée. Elle a coûté vingt guinées.

L'histoire du portrait numéro 3 est obscure. Buffenoir a supposé que le peintre en fut également Ramsay, en quoi il a eu assurément raison. La ressemblance entre la figure du numéro 2 et celle du numéro 3 est tellement exacte : pose, aspect, dessin, expression et coup de pinceau, qu'il n'y a pas à en douter. La seule différence est que le portrait numéro 2 représente Rousseau en habit gris-vert, tandis que dans le numéro 3 son habit est brun-rose.

Dans les *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques*, Rousseau affirme que Hume désirait ce portrait aussi ardemment qu'un amant épris désire celui de sa maîtresse et qu'à force d'importunités il arracha son consentement. « On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, et là, pour le peindre assis, on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles, fortement tendus, altèrent les traits de son visage. De toutes ces précautions devait résulter un portrait peu flatté, quand il eût été fidèle. »

Le grand intérêt de ces portraits n'est pas la ressemblance entre le numéro 2 et le numéro 3, mais la différence entre le numéro 1 et le numéro 2. Il n'y a qu'à les comparer pour s'en rendre compte. On se rappellera que dans sa lettre à Hume du 10 juillet 1766, Rousseau avait pris en horreur le portrait que nous désignons sous le numéro 1. Plus tard, dans sa lettre à Paul Moultou du 28 mars 1770, il s'insurgea contre « cette figure de Cyclope qu'on débite à si grand bruit sous mon nom ». Nul doute que les deuxième et troisième portraits, qui lui donnent un aspect quelque peu vulgaire, lui eussent déplu encore davantage. Je n'en ai pas moins cru devoir verser ces pièces à l'iconographie de Rousseau.